

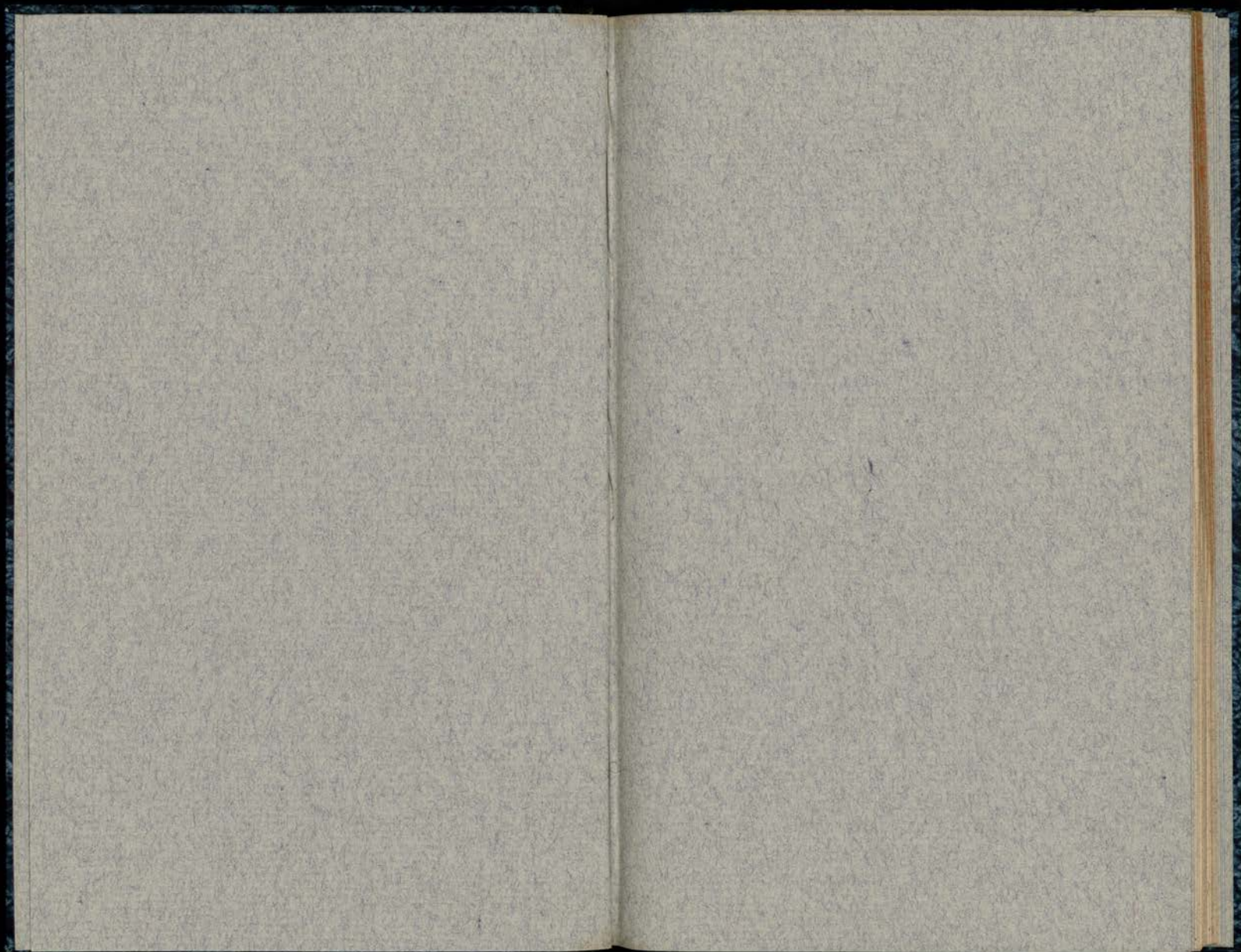
1R
809

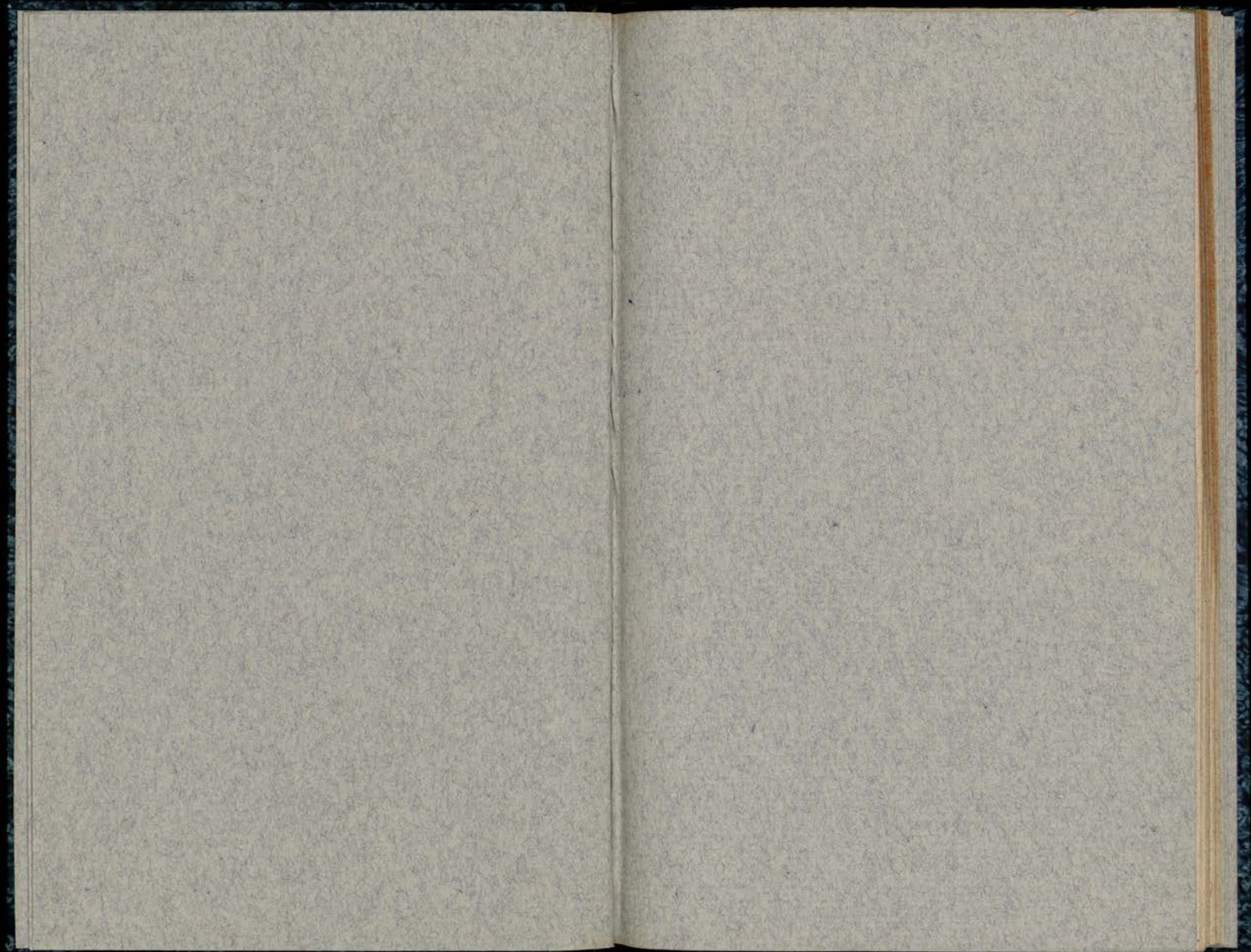


10 R
809



N^o 54





LE MARTYRE

DE LA GLORIEUSE

S^{TE.} REINE

D'ALYSE.

TRAGEDIE.

Composée par Maître CLAUDE TERNET,
Professeur ès Mathématiques : & Arpenteur
Juré pour le Roy au Châlonnois.

Dédié à Monseigneur l'Evêque d'Autun.



A TROYES,
Chés P. GARNIER, Imprimeur, Libraire,
rue du Temple.

Avec Permission.



En prison elle appercevois,
Une Croix qui la consolait.



A
MONSEIGNEUR
L'ILLUSTRISSE
EVEQUE D'AUTUN.

MONSEIGNEUR,

VOICY une Grande Sainte qui
désire derechef d'ensanglanter les ferti-
les Colines d'Alize, mais elle qui n'a
pas crainit autrefois de se présenter de-
vant le cruel Olibre, appréhende néan-
moins d'entrer en cet amphiteatre de la
France, où il y a autant d'opinions que
de Spectateurs, sans avoir l'approba-
tion de Votre Grandeur. Si vous
considerez celle qui vous parle, vous
ne lui devez pas refuser ce devoir, puis-
qu'elle est nec dans votre Diocese, en
un lieu qui vous appartient, Et qu'au
tems des plus cruelles persecutions de

l'Eglise, elle n'a pas épargné le plus précieux de son Sang pour la Confession de la Foy Orthodoxe : Les Miracles qui se font journellement par les mérites de cette Sainte, vous y doivent d'avantage obliger : Vous, MONSEIGNEUR, qui passez pour une des plus grandes Lumieres de la Chrétienté, & vos éclatantes Vertus, qui vont au delà des plus sublimes pensées, & des plus riches expressions, vous font passer pour un miracle de la Nature, & un Chef-d'œuvre de la Divine Sagesse : Mes respects & mon silence tiennent lieu d'Eloquence & d'esprit, esperant que votre bonté recevra cette Tragedie d'aussi bon cœur que vous la présente celui qui désire d'être toute sa Vie,

MONSEIGNEUR,

De Votre Grandeur,

Le très-humble & obéissant Serviteur,
CLAUDE TERNET.

ARGUMENT
de la presente Tragedie.

SAINTE REINE prit sa naissance dans l'illustre Cité d'Alyse, scituée en la Gaule Celrique, au Diocèse d'Autun & pays d'Auxois, au Duché de Bourgogne, d'une des plus nobles Familles de la Province. Son Pere s'apelloit Clement, fort attaché à la superstition payenne. Sa Mere ayant payé le tribut à la Nature incontinent après sa Naissance, elle fut mise entre les mains d'une Nourrice Chrétienne, qui la fit baptiser, l'instruisant en la Religion Catholique, selon que son âge portoit. Son Pere & ses parens tâchoient de l'en détourner tant qu'ils pouvoient, jusqu'à la menacer de la faire töt mourir; mais par la grace de Dieu, toutes ces furieuses vagues se brisoient contre le rocher de sa confiance inébranlable.

Olibre, Lieutenant de l'Empereur en France, étant venu à Alyse pour informer contre les Chrétiens, on lui presenta cette noble Vierge, qui reluisoit en beauté sur toutes les Filles de son tems, comme le Soleil emporte le prix sur les Etoiles. Si töt que le Tyran l'eut aperçüe, il fut tellement épris de sa beauté, qu'il lui promit que si elle vouloit adherer au Paganisme & à ses Sacrifices abominables, il la rendroit la premiere des Gaules, ce qu'ayant refusé, il la fit mettre en prison jusqu'à son retour d'Alemagne.

Il l'invite alors à offrir de l'encens à ses fausses Divinités, la Vierge méprisant ses promesses, & se moquant de ses menaces, il la fit étendre sur un cheval & battre de verges, tant qu'elle tiroit des larmes des yeux de ceux qui la regardoient. Olibre enragé de dépit, lui fit déchirer la chair avec des peignes de fer, puis il la fit reconduire ainsi ensanglantée en prison, où passant la nuit en prières, elle apperçut une Croix qui sembloit toucher de la Terre au Ciel & une Colombe assise au haut qui la saluoit, l'avertissant que bien-tôt elle recevroit la couronne de gloire pour la recompense de ses travaux, dont la Vierge sentit son courage enflammé plus fort qu'auparavant. Le lendemain Olibre la fit derechef étendre sur le cheval & brûler les côtes avec des Lampes ardentes, puis la fit jeter pieds & mains liées dedans une cuve pleine d'eau froide; l'eau se changea en rosée, les liens se rompirent, la Terre trembla, & la Colombe qui lui étoit apparue la nuit se posa visiblement sur sa tête, dont 850 personnes se convertirent. Le Tyran crévant de dépit, pour dernier remède lui fit trancher la tête, au lieu où elle tomba il sourdit une Fontaine miraculeuse; son ame à la vûe d'un chacun fut honorablement portée par les Anges au Ciel, & son Corps fut enlevé par les Chrétiens à Alyse.



NOMS DES ACTEURS.

SAINTE REINE.

PHILOMENE, Nourrice de Sainte Reine.

CLEMENT, Pere de Sainte Reine.

LEONICE, Tante de Sainte Reine.

OLIBRE, Lieutenant de l'Empereur.

LUCIE, son Confident.

FULCE, premier Soldat.

ETIE, second Soldat.

ENCLASTRE, Geolier.

EVAVANDRE, Bourreau.

NICAN, Valet du Bourreau.

CHŒUR DU PEUPLE.

L'ANGE en forme de Colombe.

*La Scene est à Alyse dans la Chapelle
de Sainte Reine.*



TRAGEDIE
DE
SAINTE REINE
VIERGE ET MARTYRE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

PHILOMENE, SAINTE REINE,
PHILOMENE.

REINE, mon doux souci, objet rare & charmant
Qui êtes de mes sens l'unique mouvement.
Sujet de mes amours & de ma sainte envie,
Que j'aime après Dieu comme ma propre vie,
Mon Dieu juste & clement, benin & gracieux,
Qui m'a fait l'instrument pour vous ouvrir les Cieux,
Je lui rends tous les jours mille grâces infinies,
D'avoir par sa bonté vos volontés unies
A ce celeste Epoux, ce Phoenix des Amans,
Qui enivre les cœurs d'heureux contentemens,
Attire les desirs, & échauffe les ames,
Des brasiers éternels de ses plus pures flammes,

Tragedie de Ste. Reine.

SAINTE REINE.

Ouy, ma chere Nourrice, ouy, Madame, c'est vous,
C'est vous d'où vient ce bien que je connois l'Epoux
Qui me sort des cachots de l'ombreux Paganisme,
Pour vivre sous les Loix du vrai Christianisme;
Mais puisque nous avons un honnête loisir,
Que nos Troupeaux l'ainez repuissent à plaisir,
De grace contez-moi au frais de ce feuillage,
Comme j'ai delaisé cet horrible esclavage.

PHILOMENE.

Vous n'aviez pas un mois, que la Parque sans yeux,
Fit plonger votre Mere ès palus stigmatieux,
Sans connoître un seul Dieu qui fit le Ciel & l'Onde,
Et la Terre abaissa dans le centre du monde;
Votre Pere étonné dans ces tristes allarmes,
Vous prit entre ses bras, vous arrosant de larmes,
Puis vint à jointes mains, me prier d'avoir soin
De vous alimenter en ce pressant besoin;
Je l'accepte aussi-tôt, & dans ce saint office,
J'accomplis le devoir de Mere & de Nourrice,
Substantant votre corps du Nectar de mon sein,
Et votre noble esprit d'un mets plus souverain;
A peine marchiez-vous d'une jambe tremblante,
Que je vous aprénois l'Oraison excellente,
Qui succiute, comprend tout ce qui nous défaut:
Le Symbole de Foi, le Decalogue, haut,
Les Dons du St. Esprit, les doux fruits qu'on en tire,
Pour peupler les Vertus, & les vices détruire;
Ainsi vous ayant fait dûement cathéchiser,
Au Lavatoire saint je vous fis baptiser,
Afin de vous tirer de ce cruel servage,
Où la coulpe d'Adam tous les mortels engage;
C'est le vrai sceau qui grave en votre noble esprit,
Cette adorable Loi de mon doux Jesus-Christ:

Tragedie de Sainte Reine.

Puis donc que vous l'avez saintement embrassé;
Quand de tous vos parens vous seriez delaisée,
Ne craignez leur fureur, ne craignez leur courroux,
Confortez-vous en Dieu votre fidel Epoux;
Soyez comme un Rocher ferme & inabranlable,
Quand il faudroit souffrir la mort épouventable,
Et les plus grands tourmens qu'on puisse excogiter,
Ne les appréhendez, & tâchez d'imiter
Votre aimable JESUS; contemplez les merveilles,
Qu'il a fait pour nous tous, ses douleurs n'ont pareilles,
Sa couronne, ses fouets, ses durs cloux & sa Croix,
Et vous voudrés pour lui mourir dix mille fois.

SAINTE REINE.

Soit benie à jamais cette heure fortunée,
Que du Ciel étheré je fus predestinée;
C'est à vous, après Dieu, à qui je dois ce bien;
J'offre à mon Bien-aimé, ce cœur qui est tout sien,
J'adore mille fois sa haute Providence,
Qui défilant mes yeux de l'obscuré ignorance,
M'éclaira du flambeau de la divine Foy;
Mon Dieu, mon bien, mon tout, mon Jesus & mon Roi
Si donc il faut pour lui souffrir dix-mille peines,
Tant qu'il me fourra du sang dedans mes veines,
Que j'aurai de plaisir! ô que j'aurai d'honneur
De l'épancher pour lui! quel suprême bonheur,
Si sa grande bonté veut me faire la grace,
De suivre des Martyrs la glorieuse trace!

PHILOMENE.

Ma fille, qu'il me plaît d'ouïr votre désir:
Et qu'un brasier tout saint votre cœur vient saisir!
Dans le commencement d'une tendre jeunesse,
Votre gentil esprit a beaucoup de sagesse;
JESUS vous la maintienne, & accroisse toujours,
Vous faisant habiter ès éternels séjours.

SCENE II.

CLEMENT, LEONICE, SAINTE REINE.

CLEMENT.

HElas! ma chere Sœur, quel Dieu, ou Ciel ou Astre
Verse dessus mon chef un si triste désastre!
Quelle fatalité, ou bien quel fort trompeur!
Quel cruel désespoir, quel extrême malheur!
De n'avoir icy-bas qu'une petite Fille,
Le miroir des Beutez, & l'honneur de sa Ville,
Et sçavoir qu'elle suit la superstition
De ce Christ, qui s'épanche en toute Nation,
Méprisant de nos Dieux les Grandeurs Immortelles,
Pour d'un crucifié suivre les Loix nouvelles;
Que ferai-je à cela?

LEONICE.

Ah! mon Frere, vraiment,
Avant que de rien croire, il faut premierement,
Sçavoir d'elle en tout cas, si elle est si peu sage.
De faire cette injure à tout son parentage;
Abandonnant ainsi la Loi de ses Majeurs,
Pour suivre des Chrétiens la Secte & les erreurs.

CLEMENT.

Votre avis est très-bon, discrete Leonice:
Et pour le mieux sçavoir, allons chez la Nourrice;
Doublons un peu le pas, quoique cet âpre mont
Soit bien rude pour moi, j'en ai la sueur au front;
Mais l'extrême désir de lui parler me presse,
Je n'ai que déplaisir, que detuil & que tristesse,
Et ne puis recevoir de consolation,
Que je ne sçache au vrai sa résolution:
Ma Fille, êtes-vous-là?

SAINTE REINE.

Que vous plaît-il, mon Pere?

CLEMENT.

Ma Fille, dites-moi, vous qui m'êtes si chere,
Vous que j'aime si fort & si parfaitement,
Vous qui êtes ma joye & mon contentement,
Qui devez être un jour de ma blanche vieillesse.
L'apui, le doux soulas, l'esperoir & la tiessé:
Est il possible, hélas! dites-moi franchement,
Reine, que vous ayez si peu d'entendement,
De quitter notre Loi pour prendre miserable,
Du Fils d'un Charpentier, la Loi vituprable.

SAINTE REINE.

Mon cher Pere; je veux vous dire franchement,
Que j'adore JESUS, Auteur du Firmament,
Qui prit notre Nature des flancs d'une Pucelle,
Pour laver dans son sang la coulpe originelle:
Coulpe, hélas! qui privoit les hommes malheureux
De l'aimable séjour des Anges Bienheureux;
Non Fils de Saint Joseph, cher Epoux de sa Mere,
Mais du Dieu Immortel, engendré de son Pere
De toute éternité, & né en tems & lieu
De cette Sainte Vierge; vrai Homme & vrai Dieu,
Par l'operarion & Mystere adorable,
Du sacré Saint Esprit, Dieu juste & immuable,
Tout puissant, tout parfait, tout beau, tout glorieux,
Qui éternellement regnera dans les Cieux;
C'est ce doux Rédempteur, c'est ce vrai Dieu, mon Pere
Seul digne d'être aimé, que j'adore & révere,
Et non pas comme vous, des Dieux d'Or & de bois,
Dénués de pouvoir, de paroles & de voix.

CLEMENT.

O malheureuse Fille! ô engeance maudite!
Les Dieux te puniront comme tu le merite:

Tragedie de Sainte Reine.

Si tu ne quitte en bref la détestable erreur,
Sonée depuis peu par ce faux Imposteur ;
Croire un Dieu Immortel, que deux cens mille ames
Ont vû mourir en Croix par des tourmens infâmes !

SAINTE REINE.

Il est vrai qu'il est mort pour notre iniquité,
Mais le troisieme jour il est ressuscité.

CLEMENT.

Les siens l'ont dérobé, puis ils ont fait accroire,
Qu'il est ressuscité tout rayonnant de gloire.

SAINTE REINE.

Les Juifs ont inventé ce mensonge apparent ;
Les Gardes corrompus par or & par argent ;
L'Ange, les vêtements, l'heureuse Madeleine,
Ses compagnes aussi en font preuve certaine ;
Saint Thomas qui lui mit les doigts dans son côté,
Fait preuve assurément de cette vérité ;
Et mon Sauveur qui tient en main les Destinées,
Ayant prédit qu'après quatre fois dix années,
Cette Ville autrefois l'honneur de l'Univers,
Pour ce grand Déicide & crime trop pervers,
Verroit ses citoyens, leurs enfans & leurs femmes,
De famine agitez, renversez sous les lames ;
Ses superbes Palais, & ses beaux Bâtimens,
Entièrement rasez jusques aux fondemens,
Et ne pardonna point à ce merveilleux Temple,
Où l'homme saint son Dieu d'un œil ravi contemple.

CLEMENT.

Ce n'est pour ce sujet, que ce Peuple méchant,
Passa sous la fureur du coutelas tranchant ;
Son désastreux malheur n'arriva d'assurance,
Que d'avoir méprisé de César la puissance.

SAINTE REINE.

Mon Pere, n'en doutez ; car il est très-certain,

Tragedie de Sainte Reine.

Qu'il est ressuscité, ce grand Dieu Souverain ;
Après s'être apparu aux Apôtres & aux Femmes,
A ses Amis secrets, & aux fidelles Ames,
En leur parlant du Ciel, & mangeant avec eux,
Une nuée, enfin, le déroba à leurs yeux ;
A l'entour voletoient mille bandes ailées,
Qui tous l'accompagnoient es Voûtes étoilées,
Chantant son los sacré en dix-mille beaux Vers,
Et remplissant les airs d'harmonieux concerts,
Envoyant par après à sa Troupe fidelle,
L'Esprit consolateur, qui d'amour & de zele
Les ayant tous remplis, ont prêché en tout lieu,
Qu'il étoit le Messie & le vrai Fils de Dieu.

CLEMENT.

Je vois bien ce que c'est, vous voilà résolue
De suivre cette Loi, par puissance absolue :
Mais, étant votre Pere, n'ai-je pas le pouvoir
De vous faire, en un mot, suivre votre devoir ?
Une fille bien sage doit obéir son Pere :
Et vous croyez plutôt une fiere mégere,
Une fiere lamie, une peste, un venin
Que moi qui vous chéris comme un Pere benin ;
Mais je jure le ciel, que dedans ma colere,
Je vous ferai sentir tout le pouvoir qu'un Pere
A dessus son enfant, usant de châtiment,
Je vous punirai si extraordinairement,
Que la posterité fera cas de mon zele,
Pour avoir corrigé une fille rebelle.

SAINTE REINE.

Il est très-veritable, & Dieu le veut ainsi,
Qu'un Enfant bien appris doit avoir du souci
D'honorer ses parens, leur porter révérence,
Les aimer, les chérir avec obéissance
Selon droit & raison ; mais, ils ne doivent pas

Tragedie de Sainte Reine.

Tellement s'écarter , & en faire du cas ,
Qu'abandonnant leur Dieu au peril de leurs ames ;
Ils encourent d'Enfer les suplices infâmes ,
Je mourrai bien plutôt , que pour respect humain ,
Je trangresse les Loix de mon Dieu Souverain

CLEMENT.

Fuis , fuis de devant moi , maudite créature ,
Qui violant les droits du Ciel & de Nature ,
Veut de foibles raisons mon pouvoir s'indiquer ;
Qu'en dites-vous , ma Sœur ?

LEONICE.

On se doit appliquer

A ne souffrir les siens d'être de Loi contraire.

CLEMENT.

Et d'user de rigueur , ne le dois-je pas faire ?
Mais , je vous prie aussi de lui parler encor ,
Vos discours sont fluans , & coulent comme l'or ;
Peut-être pourriez-vous émouvoir son courage ,
Et dessus son esprit avoir quelqu'avantage.

SCENE III.

LEONICE, SAINTE REINE.

LEONICE.

REINE, prêtés silence aux accens de ma voix ,
Je veux vous témoigner l'amour que je vous dois
Mais pourquoi êtes-vous rebelle à votre Pere ?
Tâcherés-vous toujours de le mettre en colere ?
Lui qui vous chérit tant , lui qui vous aime mieux
Mille fois que son cœur , mille fois que ses yeux ,
Considerant en vous tant de beautez écloses :
Tant de Lys , tant d'œillets & d'o dorantes roses ,
Et recherchée aussi de plusieurs Grands Seigneurs ,
Croyant vous voir bien-tôt savourer les douceurs

D'un

Tragedie de Sainte Reine.

D'un Hymen chaste & saint , & de si belle couche ,
Naitre des rejettons de sa mourante souche :
Vous voulez donc , enfin , ingrater , tenailler
Son cœur plein de chagrin , & tant le travailler
D'ennuyeuses langueurs , que vous aurez la gloire
De l'envoyer bien-tôt dessous la tombe noire :
O barbarie étrange ! ô dure cruauté !
O cœur plein de malice & de déloyauté !

SAINTE REINE

Madame , c'est à tort , que me donnez ce blâme ,
J'aime mon Pere autant que j'aime ma propre ame ,
Il devoit louer Dieu , & priser mon dessein ,
Car JESUS , comme à moi : lui tend déjà la main ,
Si quittant ses erreurs & son idolâtrie ,
Il lui donne son cœur , son ame & sa vie :
Dieu nous appelle tous , & même il nous prévient ,
S'il ne se sauve pas , c'est à lui seul qu'il tient ,
S'il meurt en cet état , il est très-manifeste ,
Qu'il ne jouira pas de la gloire celeste ,
Car personne ne peut hériter de ce lieu ,
Si ce n'est par le Sang de ce vrai Fils du Dieu.

LEONICE.

Je ne vous parle plus , je pers icy ma peine .
Vous êtes , je vois bien , téméraire & hautaine ,
Vous devriez devant nous , humble , vous abaisser ,
Les Dieux , qui les malfaits ne veulent pas laisser
Impunis , vengeront és noirs flots de Cocite ,
Votre rebellion & votre démerite.



B

SCENE IV.

CLEMENT. LEONICE. SAINTE REINE.
PHILOMENE.

CLEMENT.

Leonice, ma Sœur, que vous a-t'elle dit ?
Avez-vous arraché de son crédule esprit
Cette maudite erreur, qui la rend misérable ?
Dans cette opinion est-elle inviolable ?

LEONICE.

Son cœur paroît plus dur que le ferme rocher,
Les discours plus charmans ne la peuvent toucher,
De tout ce que j'ai dit elle en fait moins de conte,
Que le superbe écueil que la vague surmonte.

CLEMENT.

O désastre cruel ! ô pertinacité
Des Filles de ce tems ! quelle témérité !
Quel sot zèle impieux ! c'est vous, ô Philomene,
Qui faites qu'és erreurs son esprit se promene,
C'est vous qui la païssez de ces fantômes vains ;
Que j'eusse bien mieux fait : si l'ôtant de vos mains,
Je l'eusse fait nourrir du sang d'une Lyonne,
D'une fiere Tygresse, ou d'une Ourse felonne,
Car elles n'ont pas tant que vous de cruauté,
De rage, de fureur, & de déloyauté ;
Mais puisqu'il n'y a rien, cruelle, qui te touche ;
Tu deviens beaucoup plus que ces bêtes, farouche,
De ton cher Géniteur commence à t'approcher,
Fais étomme un Lestrigon, repais-toi de sa chair,
Mon sort seroit bien doux, si ta main furieuse
Vouloit tôt terminer une vie malheureuse ;
Mais puisque tu te plaît à voir couler mes pleurs,

Que je voye promptement la fin de mes douleurs ;
Appele à ton secours ta barbare Nourrice,
Afin que mieux ta rage & fureur s'accomplisse ;
Mais, suis-je maintenant un lâche devenu ?
Ayant le front ridé & le poil tout chenu ?
Quoi ! suis-je transformé d'Achiles en sot Tersite ?
N'ai-je plus de vigueur, de force & de merite ?
Ouy, ouy, je puis encore vous mettre à la raison,
Et vous bien châtier quand il sera saison.

PHILOMENE.

Monsieur, vous avez tort de m'appeller Barbare,
Pour vous avoir nourri une Fille si rare,
Et l'avoir bien instruite en la Loi du vrai Dieu,
Qui doit être adoré & servi en tout lieu.

CLEMENT.

C'est le juste sujet qui me met en colere :
J'aimerois mieux la voir mourir de mort amere,
Par les dents d'un Lyon, ou d'un Loup affamé,
Ou de mille couteaux voir son cœur entamé,
Que de la voir sujette à une Loi nouvelle,
Méprisant de nos Dieux la grandeur immortelle,
Je vous commande donc de l'en dissuader.

PHILOMENE.

Vous perdez votre peine à me le commander.

CLEMENT.

Je veux que tu le fasse, & que tu m'obéisses.

PHILOMENE.

Nous souffrirons plutôt le plus cruel supplice :
Qui se puisse inventer.

SAINTE REINE.

Mon Pere, ne croyez,
Que nous ayons ainsi les esprits dévoyez :
De me penser fléchir votre esperance est vaine,
Vous perdez votre tems, vous perdez votre peine,

Tragedie de Sainte Reine.

Quand vos discours seroient plus coulans que le miel,
Pour vous nous ne voulons perdre les biens du Ciel.

CLEMENT.

Tu t'en repentiras, Fille dénaturée,
Car devant qu'il soit peu, tu es bien assurée,
Que tu ressentiras ce que c'est d'offenser
Un Pere, qui ne peut cette injure éfacer.

SCENE V.

CEEMENT. LEONICE.

CLEMENT.

SOrtez des creux Enfers, fieres sœurs Eumenides,
Pour punir les forfaits des filles parricides,
Puisque tous les tourmens qu'on peut trouver cy bas,
Les gênes, les cailloux, les sangians costelas,
Les chevalets, les feux, & les autres suplices,
Sont peu de chose au prix de ses grands maléfices:
Je n'ai qu'un seul enfant, & je vois, ô pitié!
Qu'elle n'a pour son Pere un seul trait d'amitié,
Elle voudroit bien voir mon foible corps descendre
Dans un Sépulchre noir pour se réduire en cendre;
A ces forts sentimens je ne puis résister,
Mon mal est sans remede, il la faut contenter:
Mais avant que d'aller à la mortelle rive,
Il faut que par ma main la cruelle y arrive.

LEONICE.

Mon frere, gardez-vous d'avoir ce sentiment,
Voudriez-vous tremper si inhumainement
Vos mains dans votre sang? Il ne faut pas qu'un Pere
A pendroit d'un enfant soit cruel & severé:
Le tems ramene tout: quand cette jeune ardeur
Qui la fait obstiner, sera dans sa froideur,

Tragedie de Sainte Reine.

Vous la verrez plus douce, & viendra sans doutance,
Demander à genoux pardon de son offense:
Puis reconnoissant les Grands Dieux Immortels,
Offrira de l'Encens à leurs dévôts Autels.

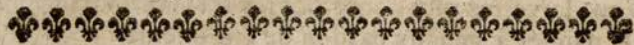
CLEMENT.

Et lors que serai dans ma triste demeure,
Tout seul & désolé, il faudra que je meure,
Hélas! je n'aurai plus de consolation.

LEONICE.

Frere, prenez courage en votre affliction,
Vous ne pouvez aller contre les Destinées,
Qui ont si sagement toutes choses ordonnées:
Il s'y faut conformer, & laisser faire aux Dieux,
Qui font comme il leur plaît, en Terre & dans les
Cieux.





ACTE II.

SCENE I.

OLIBRE. LUCIE.

OLIBRE.

Ainsi que j'ai dompté dans le cœur de l'Asie,
Les Bactres, les Hircans, la Parapamisie,
Les Partes, la Perse, l'Albe & le fier Médois,
Et fait du sang humain rougir les champs Indoïs:
Qui ai au grand Cezar rendue assujétie,
La Serique, la Tane, & la froide Scytie:
La Pifide & Bytin, à leur dam n'ont-ils pas
Senti la pesanteur de mon robuste bras?
L'Arabe, le Syrien, la belle Palestinae,
Se voulant prendre à moi, ils ont trouvé leur ruine:
Bref, il n'y a pas coïn dedans tout l'Orient,
Qui ne sçache que vaut mon glaive foudroyant,
Tant de brave Soldats & de grands Capitaines,
A qui j'ai commandé, sont témoins de mes peines,
Et que je n'épargnois ni les feux, ni le fer,
Pour ces séditieux & mutins étoaffer:
Mais principalement cette maudite engeance,
Qu'on appelle Chrétiens, connoissent ma puissance,
Car pour exterminer ces malheureux bannis,
Je les ay châtiés de tourmens infinis:
Les dieux, les puissans dieux aurôit toujours mémoire
Comme je suis jaloux de conserver leur gloire,
Sçachant ce que j'ai fait contre ces contempteurs,
Qui veulent mépriser leurs suprêmes grandeurs,

Ores que de nouveau, ce Monarque invincible,
M'envoye en Occident, comme un foudre terrible,
Pour écraser la tête à ces Séditieux,
Si j'en trouve quelqu'un, qui trop audacieux,
Prévarique ses Loix, ou qui, malheureux, ose
Contre moi s'oposer, des-l'heure je propose;
Qu'il n'y a ni Destins, ni favorable sort,
Qui les puisse exempter des rigueurs de la mort:
Tu sçais, mon cherami, comme depuis Marseille,
Ceux qui à mes desseins n'ont pas prêté l'oreille,
Ont tous été traitez: & Alyse soudain,
Sçaura ce que lui vaut d'offenser le Romain.

LUCIE.

Il est vrai qu'autrefois les fiers peuples des Gaules,
Refusoient de porter sur leurs fortes épaules
Le joug Capitolin, & que Jules Cezar
Les ayant entrepris, courut bien du hazard:
Mais pourtant la valeur de cette ame Royale,
Les rendit tous sujets à l'Aigle Impériable:
Vous donc qui l'égalez en force & en pouvoir,
Ne pouvez-vous pas les contenir au devoir,
Et punir promptement cette Chrétienne race,
Qui méprisent nos Loix d'une insolente audace?

OLIBRE.

Je le puis, je le veux, fus, allez de ce pas
Dans mon Camp, & soudain, dites à mes Soldats,
Que ceux qu'ils trouveront, homme, femme, ou fille,
Qu'on les saisisse tous d'une façon subtile,
Qu'ils soient tous garottez de longs & forts liens,
Car on m'a averti qu'ils sont tous Magiciens:
Mais quand je les tiendrai entre quatre murailles,
Ils ne pourront jamais m'échaper, ces canailles,
Puis s'ils ne veulent pas encenser à nos Dieux,
Je leur ferai souffrir des tourmens furieux.

Tragedie de Sainte Reine.

LUCIE.

C'est raison , Grand Préfet , que je vous obéis ,
Je m'en vais promptement accomplir mon office.

SCENE II.

PHILOMENE. SAINTE REINE.
PHILOMENE.

Reine , voici le tems , voici , noble Pucelle ;
L'agréable Saison , où le Ciel nous appelle ,
C'est maintenant qu'il faut , les armes à la main ,
Combattre les desseins d'Olibre l'inhumain ,
Qui tout plein de fureur , de colere & de rage ,
A juré des Chrétiens la perte & le dommage ;
Méprisons , méprisons ses plus cruels efforts ,
Ne craignons point celui qui peut tuer les corps ;
Mais le Dieu Tout puissant qui sous la froide lame ,
Peut faire en un moment perir le corps & l'ame ;
S'il faut mourir pour lui , ne craignons les tourmens ,
Cherchons dedans les feux des rafraichissemens ;
Que le dur chevalet , les rouës & les suplices ,
Soient nos ébattemens & fassent nos délices ;
Car mille ans ici-bas , de tourmens & de pleurs ,
Sont moins qu'un jour de joye és célestes rondeurs.

SAINTE REINE.

Vos avis sont très-bons , aimable Philomene ;
Car déjà je voudrois me voir en cette peine ,
De paroître devant ce Tyran furieux ,
Si Dieu trouve à propos que ce soit pour mon mieux ;
Et dès lors que je lis és divine Legendes ,
Des Saints , qui de leur sang font à JESUS offrandes ,
J'admire la valeur de ces braves Guerriers ,
Qui dessus les Tyrans remportent des Lauriers ;
Je pense voir encore cet Athlete invincible ,
Ce grand Protomartyr , qui sous la playe horrible ,

Tragedie de Sainte Reine.

Des cailloux , accablé , se mit à deux genoux ,
Priant Dieu pour les Juifs qui l'assommoient de coups ;
Je vois d'autre côté le Prince de l'Eglise ,
Qui suivant son Sauveur , d'un cœur plein de fran-
Humble , donne ses pieds & presente ses bras , (chise,
Pour être mis en croix la tête contre-bas :
Le meurtrier coûtelas , qui comme une tempête ,
Du Docteur des Gentils , va separant la tête ,
M'apprend combien d'amour il a en pour son Dieu :
L'Alcide Saint Laurent , qui étoit au milieu
D'un brasier allumé , reproche l'avarice
D'un perfide Tyran , & toute la Milice ,
Qui orne de son sang l'Etendart de la Croix ,
En lavant leur Etole au sang du Roi des Rois ;
Ils témoignent vraiment qu'il faut suivre leur route
Pour posséder les biens de la celeste Voûte.

PHILOMENE.

Courage , chere amie , il faut de mieux en mieux
Vous perfectionner au bien qui vient des Cieux ;
La Vie de ces Martyrs est l'unique modele ,
Où se doit arrêter un cœur vraiment fidele ;
C'est dans ce beau miroir où brillent les Vertus ,
Où les vices y sont sous les pieds abatus :
Suivez donc nuit & jour ce sentier tant aimable ,
N'aprehendez jamais ce Tyran execrable ;
Munissez votre cœur de constance & de Foy ,
D'espoir & Charité contre le délarroy :
La blanche chasteté , & la pure innocence ,
Reluit en votre esprit rayonnant de prudence ;
Mais l'ombre baissé fort , allons , mon cœur , allons ;
Dans ce Pâquier herbeux , repaître nos Moutons.

SAINTE REINE.

N'en prenez pas la peine , ô ma chere Nourrice ,
Laissez moi , s'il vous plaît , cet agréable office.

Tragedie de Sainte Reine.

SCENE III.

LUCIE. OLIBRE.

LUCIE.

Grand Monarque, excusez si mon retour est prompt
Car pour vous obéir je ne suis jamais long :
Mais je vous veux conter une histoire gentille :
J'ai trouvé deux Soldats , qui menoient une Fille ,
Une fille , ou plutôt un vrai Ange des Cieux ,
Un miroir de beauté , un Chef-d'œuvre des Dieux :
Le Printems gracieux , mignon de la Nature ,
Ne découvre à nos yeux tant de riche peinture ,
Tant de Roses , d'Éillets & de Lys blanchissans ,
Qu'elle produit és cœurs de plaisirs ravissans :
Son front semble à l'ivoire , sa bouche odorante ,
Fait voir un double rang qui tout le monde enchante
De cynabre entouré , & l'or de ses cheveux ,
Merite que chacun lui consacre des vœux ,
Hymette n'a pas tant en ses ruches & d'averres ,
Qu'il naît dessous ses pas d'amoureuses fleurettes ,
Ses beaux yeux qui font honneur au grand-pere des jours
Lâchent à tous momens mille petits amours :
Son beau col est d'albâtre , & ses deux joues vermeilles
Ravissent les esprits d'agréables merveilles :
C'est l'abregé enfin de tout ce qui est beau ,
C'est la flamme où l'amour allume son flambeau :
Je n'aurois jamais crû qu'une beauté si rare ,
Se fust rencontrée dans la Gaule barbare :
Voilà donc , Grand Guerrier , voilà sommairement
Le sujet qui m'a fait venir si promptement :
Je sçai qu'autre que vous a trop peu de merite ,
Pour son cœur posséder , partant je vous invite
De joindre vos Lauriers à sa perfection ,

Tragedie de Sainte Reine.

Et vous rendre le Roi de son affection.

OLIBRE.

Lucie, mon cher ami , tes discours ont des charmes ,
Qui caulent dans mon cœur d'amoureuses allarmes :
Commande à ces Soldats qu'ils l'amenent icy ,
Lui disant de ma part qu'elle n'aye de soucy ,
De paroître devant un puissant Chef d'armée ,
Qui ne veut attenter dessus sa renommée :
Je lui veux conserver sa vie & son honneur ,
La combler de tous biens , de gloire & de bonheur.

LUCIE.

Monseigneur , je ferai de bon cœur ce message .
Pour un Objet si doux , si charmant & si sage .

OLIBRE.

Faites , dépêchez vous , & revenez soudain ,
Pour contenter plutôt mon amoureux dessein .

SCENE IV.

LUCIE. FULCE. ETIE. SAINTE REINE.

LUCIE.

Brave Fulve , écoutez , & vous , vaillant Etie ,
Votre Chef vous commande , & de grace vous prie
Si vous avez pour lui un peu d'affection ,
C'est qu'il aye de vous cette obligation ,
De mener devant lui cette jeune Pucelle ,
Car il desire fort pouvoir parler à elle .

FULCE.

Etie , nous consentons d'obéir au vouloir
De notre brave Chef , & c'est notre devoir ,
De complaire en tous cas au généreux Olibre ;
C'est un homme obligeant , reconnoissant & libre ;
Qui les hommes de cœur sçait bien récompenser ,
Qui nous peut , s'il le veut , és Charges avancer ,

Tragedie de Sainte Reine.

qui est jovial , & d'une humeur gaillarde ,
Sera ravi de voir cette Fille mignarde.

ETIE.

Allons, Belle , allons voir ce Phenix des Guerriers ,
Qui porte sur son chef les Palmes & les Lauriers.

LUCIE.

Ne vous étonnez pas , adorable Pucelle ,
Si nous vous conduisons à notre Chef fidele ,
Car si-tôt qu'il aura contemplé vos beaux yeux ,
Plus clairs que le Soleil qui brille dans les Cieux ,
Voyant l'eclat charmant de votre belle face ,
Vous trouverez en lui honneur , faveur & grace ,
Son cœur d'un si beau feu sera tôt enflammé ;
Ce Prince aime beaucoup , mais il veut être aimé.

SAINTE REINE.

Si le grand Dieu me sert & de Phare & de guide ,
Et si son Saint Esprit est à mes vœux provide ,
Les Princes de la Terre avec tout leur pouvoir ,
Ne pourront ni ma Foi , ni mon cœur émouvoir.

SCENE V.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ETIE

LUCIE *presente Ste. Reine à Olibre.*

VOici , brave Seigneur , ce Soleil radieux
Tout brillant de clarté , les délices des yeux ,
La lumiere des cœurs , en merveilles féconde ,
Qui par ses doux regards embrase tout le monde ;
Voicy celle qui peut par ses divins attraits ,
Transpercer votre cœur de mille & mille traits.

OLIBRE.

Fais-moi donc approcher cette belle Pucelle ,
Jela veux contempler , & voir si elle est telle
Comme tu la dépeins ; Soldats , approchez-vous ,

Tragedie de Sainte Reine.

Est-cé-là cet objet si charmant & si doux ?

FULCE.

Recevez , brave Chef , recevez , puissant Prince ,
Ce Phenix des beautez , l'honneur de la Province ,
Le siege de l'amour & des perfections ,
Et le gage assuré de nos affections ;
Nous, dis je , qui n'avons de plus chères envies ,
Que d'employer pour vous notre sang & nos vies.

OLIBRE.

Je vous en remercie , & vous promets , Messieurs ,
Que de deux Régimens vous ferez possesseurs.

SCENE VI.

OLIBRE SAINTE REINE. FULCE.

OLIBRE *parlant à Sainte Reine.*

BELLE, dont la beauté entre les Filles luit ,
Comme l'Astre du jour sur les feux de la nuit ,
Dites-moi , s'il vous plaît , d'où êtes vous sortie ?
Quel est le Dieu qui tient votre ame assujettie ,
Et que vous adorez ?

SAINTE REINE.

Jadore mon Facteur ,

Le Puissant Dieu du Ciel , le grand distributeur ,
Et parfait donateur de toutes les richesses ;
L'Auteur qui a bâti par infinies adresses ,
Le doré Firmament . ce grand & vaste rond ,
Fondant son pilotis sur l'abîme profond ;
Qui d'un seul mot créa sans travail & sans peine ,
La Terre porte-fruits , la Mer porte-baleire ;
Qui remplit l'air d'Oiseaux de diverses couleurs ,
La Terre de Moissons , & d'odorantes fleurs ;
Les Forêts d'animaux de differente espece ;
Qui parlant dans les eaux fit fourmiler sans cesse ,

Tragedie de Sainte Reine.

Des Bourgeois écaillez : puis d'un limon terreux,
Fit notre premier Pere, très riche & très-heureux,
S'il n'eût pas offensé sa Bonté Souveraine,
Mangeant du fruit fatal, qui causa tant de peine
A tous les descendans, qu'à la fin son cher Fils
Pour payer leur rançon, se rendit Crucifix,
Lavant dans son pur Sang, cette tache si noire,
Pour rendre les mortels capables de sa gloire,
Ainsi, quoique je sois de très-nobles Parens,
Que mon Pere Clement, soit l'un des plus puissans,
De ce fertile Auxois; qu'Alyze, Ville altiere,
Soit le lieu où premier j'aperçûs la lumiere,
Si est ce toutefois, que j'estime bien mieux,
De ce que la bonté du Formateur des Cieux,
De sa divine Loi m'a donné connoissance,
Que des vaines grandeurs la rompeuse apparence.

O L I B R E.

Quoi? Pucelle, êtes-vous si aveugle en la Foy,
Si folle que de croire une nouvelle Loy
De ce Galiléen, qui n'est qu'une imposture?
Loi rigoureuse, Loi que toute la Nature
Déteste avec raison, Loi le dur fleau du corps,
Qui rend ses Professeurs comme s'ils étoient morts,
Loi pleine de soupîrs, de sanglots, de miseres,
De chagrins soucieux, & de larmes ameres,
Qui passe en longs travaux, se termine en tourment,
Sans espoir de secours & de soulagement:
Quittez, Belle, quittez cette Loi miserable,
Loi superstitieuse & si vituperable,
Et adorez nos Dieux très-hauts & très-puissans,
En leur faisant fumer deux ou trois grains d'Encens:
Si vous faites cela, je jure ma Mignone,
Que jamais vous n'aurez faite de ma personne:
Vous serez la plus grande & premiere à ma Cour,

Tragedie de Sainte Reine.

Les délices, les jeux, les danses & l'amour
Seront vos entretiens: les beaux habits de soye,
Au lieu de ces haillons, vous combleront de joye,
Les Perles, les Rubis, les brillans Diamans,
Seront de votre corps les riches Ornaments:
Tous ces Peuples Gaulois, que ma dextre commande
Vous viendront révéler d'une affection grande:
Les Chefs de mon armée, & les nobles Seigneurs,
En festins somptueux, vous feront mille honneurs:
Mais si vous méprisez leur divine puissance,
Si vous ne leur rendez parfaite obéissance,
Ou si vous encourez mon sévère couroux,
Vous servirez de fable & d'exemplaire à tous:
Sçavez-vous pas combien j'ai gagné de victoires?
Combien mon bras sanglant a fait és ondes noires
Descendre de Gaulois, qui trop fiers & hautains
Se vouloient opposer à l'Aigle des Romains?
Le Rône furieux, & la Sône dormante
Sont pourprez de leur sang, & le bon Radamante,
A peine de compter le nombre de Chrétiens,
Qui lui font compagnie és champs Eliséens.

S A I N T E R E I N E.

Prince, ne pensez pas que vos feintes promesses,
Vous apas decevans, ni toutes vos richesses;
Me fassent delaisser mon Dieu, mon cher confort,
Et bien moins les faveurs d'une cruelle mort:
Comment! j'adorerois des hommes les ouvrages,
Pour celui qui commande aux foudres & aux orages?
Quoi! j'abandonnerois mon aimable Sauveur,
A qui j'ai consacré mes biens & mon honneur:
Ma vie, mon tout, mon Roi, mon époux & mon Pere!
Pour respect d'un mortel je craindrois la colere
D'un qui me peut causer un tourment de deux jours,
Pour brûler à jamais és infernaux séjours!

Tragedie de Sainte Reine.

Non, non, plutôt le Ciel brillera sans étoiles,
Plutôt la mer sera sans Vaisseaux & sans voiles,
Le gai Printems sans fleurs, & l'Eté sans moissons,
Plutôt dedans les eaux brûleront les Poissons,
Que je viole ainsi la Foi que j'ai promise
A mon doux Jesus-Christ, & à sa sainte Eglise,
J'aime mieux de gros drap voir mes membres cou-
Que de pourpre parer cette pâture aux vers: (verts,
Les brillans Diamans, la Soye & l'écarlate,
N'empêchent de pourrir une chair délicate;
Dites-moi, de quoi sert un grand tas d'affiquets?
Sinon pour attirer la flamme des Mugnets:
Les poudres de senteurs, le Came & le Ceruse,
Rendent que trop de fois la pauvre ame percluse;
Les Bals & les Festins perdent le plus souvent
Une fille crédule, & la paissent de vent:
Dedans les Cours des Grands s'élevent des orages;
Où les plus chastes cœurs, ô malheurs! font naufrages
O qu'il me plaît bien mieux de paître mes Brebis,
Es antres reculez, ou dans les champs fleuris,
Y manger du pain-bis, boire de l'eau cristalline,
Que de sentir l'odeur d'une graisse Cuisine!
Dans ces lieux écoutez, j'admire mon Epoux,
Plus beau que le Soleil, plus charmant & plus doux,
Mon amoureux J E S U S, qui des cordelles teintes
De son Sang purpurin, retient mon ame empreinte,
Me fait des laes d'amour; le fer de son côté,
Me découvrant son cœur, fait que j'ai protesté
Qu'autre amour que le sien n'entrera dans mon ame:
Ce bel amant pour rendre éternelle ma flamme,
Et pour me témoigner qu'il est mon cher époux,
M'attache son amour des pointes de ses cloux;
Son Chapeau épineux m'acquiert une Couronne,
Qui d'imortalité fleuronante rayonne.

OLIBRE.

Tragedie de Sainte Reine.

OLIBRE.

De vrai, je ne sçauois assez m'émerveiller,
Comme vous oseriez seulement me parler;
Et priser devant moi ce Dieu imaginaire,
Méprisant mon avis pour vous si salutaire;
Mais pour moi je pardonne à votre jeune erreur;
Si de tant de beauté je suis le possesseur;
Ne perdez à crédit votre belle jeunesse,
Et suivez de nos Dieux l'adorable sagesse;
Mille biens à la fois vous seront apprêtez,
Rien ne pourra manquer à vos felicitéz,
Vous benirez cent fois cette heure fortunée;
Qui aura joint nos cœurs sous le doux Hyménéé;
Vous aurez les plaisirs, les biens & les douceurs,
Vos glorieux enfans seront mes successeurs;
C'est le sort qui suivra le cours de votre vie;
Si votre volonté s'accorde à mon envie; (drez;
Sinon, outre ces biens, mon cœur que vous perz
Mille & mille tourmens bien-tôt vous souffrirez.

SAINTE REINE.

Monsieur, quoique mon sexe inconstant & fragile,
De l'instabilité soit le premier mobile;
Si est-ce que jamais tous vos pipeux discours,
Ne me feront quitter le Dieu de mes amours;
Quoi? que pour mes plaisirs à l'enfer je m'engage!
Pour un bien qui perit, je perdrai le cher gage
De ma pudicité! ah plutôt mille morts;
Plutôt mille Bourreaux déchirent tout mon corps;
Seulement d'y penser d'horreur mon poil se dresse;
Pourvoyez-vous ailleurs d'une infâme Maitresse;
Car toujours de mon Dieu l'Epouse je serai,
Et jamais d'autre Hymen je ne contracterai;
Mais sçavez-vous? Monsieur, si vous me voulez croire;
Quittez ce feu brutal qui rend votre ame noire;

Tragedie de Sainte Reine.

Et tous ces Dieux de bois, d'or de pierre & d'airain,
Adorez seulement le Grand Dieu Souverain,
Dieu trine en verité, devant qui les Archanges,
Les brillans Cherubins, les Seraphins, les Anges
Tremblent en l'adorant, de son amour épris,
Et mille millions de Bienheureux Esprits,
Qui des pieds foulent l'or des voûtes azurées,
Célébrant ses grandeurs par leurs chansons sacrées:
Faites, faites bien plus, commandez aux Gau-lois,
Et à tout votre Camp, qu'ils vivent sous ses Loix:
Ainsi acquererez une immortelle gloire,
Dont la posterité aura toujours mémoire.

OLIBRE.

Puisque tu ne veux pas reverer les Autels,
Que dévôt je consacre à nos Dieux Immortels,
Que ta bouche contr'eux vomissant des blasphêmes,
Transporte mon esprit dans pes fureurs extrêmes,
Jamais les froids Hyvers n'auront tant de glaçons,
Ni la mer tant de flots sur ses moites sillons;
Il ne tomba jamais tant de feuilles en Automne,
Que je ferai pleuvoir de coups sur ta personne;
Bassière n'est qu'un sot à l'égard des tourmens
Que je sçai inventer; les fouets, les brûlemens,
Les crochets acerez, & les flammes ardentes,
Te feront ressentir des douleurs violentes,
Et dans l'eau froide après ferai plonger ton corps,
Ainsi tu souffriras plusieurs sortes de morts:
J'ai cent bourreaux tous prêts, nourris dans le carnage
Pour exercer sur toi leur fureur & leur rage.

SAINTE REINE.

Faites venir encore tous les Tygres affreux,
Les Ours & les Lions du cahorsé pierreux,
Pour démembrer ce corps d'une rage plus forte;
Je ne les craindrai point; le Dieu qui me conforte,

Tragedie de Sainte Reine.

Ne me refuse pas la force & la vigueur;
Pour garder son amour au milieu de mon cœur.

OLIBRE.

Soldats, attachez-moi cette Fille obstinée,
Et que dans la prison elle soit emmenée;
Vite, dépêchez-vous, traînez-la promptement;
Et que le Geolier la garde sûrement,
Jusqu'à ce que je sois venu de Germanie;
Alors si à nos Dieux elle ne sacrifie,
Je la ferai mourir.

FULCE.

Sire, n'en doutez pas;
Etie, empoignes-la, & la tiens par les bras,
Tandis j'attacherai son corps à cette chaîne,
Baille-moi les deux bouts afin que je l'entraîne;
Héla, héla, Geolier, ouvres-nous la Prison,
Mets cette Fille icy dans un profond groton;
Ne la laisse parler à personne du monde;
En tous cas il faudra que ta tête en réponde.



Tragedie de Sainte Reine.



ACTE III.

SCENE I.

SAINTE REINE. PHILOMENE.
SAINTE REINE *étant en Prison.*

MON aimable Sauveur, ô Jesus mon bon Dieu
A qui les noirs cachots de ce funeste lieu,
Sont aussi transparans que la belle lumiere
Du rayonnant Phœbus, en l'ardeur coutumiere
De son midi plus chaud : voyez où l'on m'a mis
Et me donnez pouvoir contre mes ennemis :
Je vous demande, hélas ! les yeux baignez de larmes,
Et les genoux courbez en ces tristes allarmes,
Que ma constance puisse au milieu des douleurs,
Par votre sainte grace émouvoir leurs rigueurs,
Donnez-moi, mon Sauveur, donnez-moi l'assurance
Parmi ces durs combats, de vaincre leur puissance,
Vous qui d'un seul clin d'œil faites de ce grand tout
Croûler les fondemens de l'un à l'autre bout,
Des monts plus sourcilieux, les croupes chevelues,
Qui d'un port orgueilleux s'élevent sur les nues,
Se détournent devant vos suprêmes grandeurs,
Et humbles s'abaissant, adorent vos hauteurs ;
Neptune est sous vos loix, & par votre parole,
Vous commandez en Maître aux Postillons d'Æole
Vous nous avez preferit dans ce mortel effort,
Que le corps étoit foible, & l'esprit étoit fort :
Donnez-moi cet esprit, mon Seigneur & mon Pere,

Tragedie de Sainte Reine.

Ne me delaissez pas dedans cette misere ;
Vous connoissez mon cœur, & sçavez qui je suis,
Ah ! secourez-moi donc au fort de mes ennuis ;
Plutôt en mille éclats me partage le foudre,
Qu'à vous abandonner on me puisse résoudre :
Un tourment de cent ans seroit bien peu au prix
Des plaisirs éternels du céleste pourpris,
Quitter pour un moment de peines en ce bas monde
Le Royaume du Ciel où toute chose abonde !
On doit juger celui privé de jugement,
Qui prend le fer pour l'or, le roc pour le Diamant ;
Moa amour, mon loaci, mon cœur, ma douce flamme,
Qui ne voudroit pour vous sacrifier son ame ?
Qui ne vous aimeroit Souverain Roi des Rois ?
Qui ne voudroit pour vous mourir dix mille fois,
En vous considerant dessus le bois funebre,
Le corps couvert de playes, & les yeux de ténébre ?
En quel transport d'amour, mon Sauveur, étiez vous,
Quand pour vos ennemis, qui vous rompoient de
Priâtes votre Pere, au fort de vos souffrances, (coups
Pour obtenir pardon de leurs grièves offenses ?
Qui sera donc celui qui pour l'amour de vous,
Souffrira des tourmens, sans les trouver bien doux ?
Ainsi ce lieu puant, infâme & effroyable,
M'est pour votre sujet plaissant & agréable ;
Mais j'entens une voix auprès de ce caveau,
Ah ! c'est ma Philomene avec son flambeau.

PHILOMENE.

Hélas ! Reine, j'étois en une extrême peine,
Quand j'ai vu revenir nos Brebis porte-laine
Toutes seules des champs, j'ai crû à même instant
Que vous aviez regû quelq' étrange accident :
En courant vous chercher, j'ai vu des Pastourelles,
Qui m'ont fait le narré de ces tristes nouvelles,

Tragedie de Sainte Reine.

Que deux fiers Soldats vous menoiert au Quartier
D'Olibre, sans tenir ni chemin ni sentier ;
Je vais tant que je puis tout droit où l'on m'afflure,
Qu'on vous avoit ja mise en la spelonge obscure,
Sans doute jusqu'ici j'ai donc voulu venir,
Afin de vous prier de vous bien souvenir
De mes enseignemens, & ne croire aux paroles
D'Olibre le Tyrant, qui ne sont que frivoles.

SAINTE REINE.

Madame, ne croyez que je manque de foi,
A mon aimé Sauveur, mon Seigneur & mon Roy ;
Olibre qui essaye par ses belles promesses,
Ses discours decevans, & ses feintes caresses,
D'avoir quelqu'ascendant pardessus mon esprit ;
Je lui ai déclaré que c'étoit JESUS CHRIST,
Que j'avois pour Epoux, à la mort, à la vie,
Et d'un autre que lui n'aurois jamais envie.

PHILOMENE.

Continuez, ma mie, en votre intention,
Et ne changez jamais de résolution ;
Tant que vous servirez ce Soleil de Justice,
Vous n'aprehenderez d'Olibre la malice ;
Quand même les Démons seroient tous contre vous,
Ne craignez nullement, vous les vainquerez tous,
C'est lui qui peut changer vos travaux en délices,
Et qui fait trouver doux les plus cruels supplices ;
Les grands brasiers seront vos rafraichissemens,
Les horribles tourmens vos chers ébatemens ;
Sus, sus, courage donc, genereuse Guerriere,
Après que vous aurez fourni votre carrière,
Et remporté l'honneur dans les sanglans combats,
Les Lauriers éternels ne vous manqueront pas.

SAINTE REINE.

C'est là tout mon désir, d'avoir de la souffrance,

Tragedie de Sainte Reine.

Imitant mon Epoux dedans la patience ;
Dieu vous donne sa gloire, récompensant un jour
Les soins qu'avez de moi, au céleste séjour.

PHILOMENE.

La nuit approche fort, Dieu vous donne sa grace,
Prions-le toutes deux qu'au Ciel nous ayons place.

SCENE II.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ETIE.

OLIBRE *revenant d'Allemagne.*

O Dieux, divins auteurs des voûtes éternelles,
Je vous rends mille fois des graces immortelles
De vos saintes faveurs, je suis victorieux
Des Tudesques grossiers, qui vouloient, furieux,
Du grand Aurelien mépriser la puissance,
J'acquiers mille Lauriers par leur outrecuidance,
Le foudre de mon bras ne se peut éviter,
Non plus que le carreau du puissant Jupiter ;
Ayant jonché de morts les champs de ces bravaches,
Et octroyé la paix à ces courages lâches ;
Enfin, heureusement me voila de retour,
Cher Lucie, je veux, & je veux en ce jour,
Que tout ce Peuple icy, par des chants d'allegresse,
Publie ma valeur & ma haute prouesse ;
En presence de tous, je veux, dévôtieux,
Une belle victime immoler à nos Dieux,
Et qu'au Temple sacré, un chacun d'eux assiste ;
Sus, qu'à ma volonté personne ne résiste,
Mettez ordre à cela : & vous, Fulce, il vous faut
Allez querir la fille, & sans faire défaut,
Faites-la devant moi promptement comparoître ;
Car si nos Dieux encoré elle veut reconnoître,

Tragedie de Sainte Reine.

Et à leurs Saints Autels de l'Encens presentent,
De tourmens très-cruels je la veux exécuter.

LUCIE.

Je m'en vais commander de faire le Théâtre,
Où le gay Comédien doit aujourd'huy s'ébattre,
Et le char de triomphe, où seront à milliers,
Par le col, attachez les Captifs prisonniers.

FULCE.

Et moi, Grand Gouverneur, d'une course legere;
Je vais faire venir cette belle Bergere;
Je crois qu'elle a déjà souffert maintes douleurs,
Que l'éclat de sa face a les pâles couleurs,
Les Roses qui étoient si bien épanouies
Sur son teint délicat, se sont évanouies;
Car n'ayant pour tout mets que du pain & de l'eau,
Dans cet obscur groton, ou plutôt ce tombeau,
La faim, la froide peur, l'horreur & la misere,
L'auront fait devenir plus sage & moins severe;
Elle doit réputer à très-grande faveur,
Que soyez maintenant possesseur de son cœur.

OLIBRE.

Si à tous mes desseins elle est toujours rebelle,
Je lui ferai souffrir une mort très-cruelle.

ETIE.

Monsieur, vous en ferez selon votre vouloir,
Faut que chacun fléchisse à votre grand pouvoir.



Tragedie de Sainte Reine.

SCENE III.

FULCE. ENCLASTRE, *Geolier.* ETIE.
SAINTE REINE.
FULCE.

ENclastre, parle à moi.

ENCLASTRE.

Qu'est-ce que tu demande?

FULCE.

Olibre de sa part t'enjoint & te commande,
Que tu ne manque pas de remettre en mes mains
La belle Prisonniere aux yeux doux & serains;
Car je la veux conduire avec ma cohorte,
Devant lui promptement.

ENCLASTRE.

Certes, elle presque morte;

Car depuis tant de tems en ce triste manoir,
Elle vit d'un peu d'eau & d'un peu pain noir,
Qu'au bout de ce cordeau par jour je lui devalle;
Elle a dû plus souffrir que n'endure Tantale.

FULCE.

Je sçai bien qu'en ce lieu elle doit soupirer;
Mais aussi prestement il la faut retirer.

SAINTE REINE.

Doux Sauveur, qui voyez la peine que j'endure,
Hélas! ayez pitié de votre créature,
Tirés-moi des détroits de ces infâmes lieux,
Pour souffrir, s'il vous plaît, les tourmens furieux
Qu'il plaira au Tyran; que sa rage il exerce
Sur moi tant qu'il voudra, qu'il rompe, brise & perce.
S'il veut, tous les endroits de ce débile corps,
Bref, qu'il fasse sur moi ses plus cruels efforts,

Tragedie de Sainte Reine.

Afin qu'en achevant cette mortelle course,
Mon ame vole à vous, d'où elle a pris sa source;
Cependant, mon Jesus, donnez-moi le pouvoir
D'être toujours conforme à votre saint vouloir;
Mais j'entens quelque bruit, il semble que l'on ouvre
Là dessus le trapon, la clarté je découvre:
Ce n'est pas l'heure icy que l'on me vienne voir,
Est-ce quelque démon qui me veut décevoir?

ENCLASTRE.

Voilà la trape ouverte, tendons-lui cette échelle;
Mais que vois-je! ô Dieux un Ange est avec elle.

SAINTE REINE.

Je les entends parler de me sortir d'icy,
Pour me faire r'entrer en un nouveau soucy.

FULCE.

Sus, sus, dépêchez-vous, montez, belle agréable,
Pour revoir du Soleil la clarté désirable.

SAINTE REINE.

Je ne vois presque rien, je suis comme les Ours;
Renfermez dès-longtems en leurs obscurs séjours,
Et qui étant sortis de l'affreuse taniere,
Commence de revoir le Char porte-lumiere:
Que voulez-vous de moi?

FULCE.

Sortez, mais promptement,

Et venez avec nous paroître en jugement,
Devant le grand Olibre, & que par sa Sentence,
Vous ayez le loyer conûigne à votre offense,
Si vous ne voulez pas encenser à nos Dieux,
Jupin, Venus, Saturne & Mars le furieux,
Meteure, & les enfans de Latone la Belle.

SAINTE REINE.

Je ne ferai jamais à Jesus infidelle,
Et ne faufferai point le célèbre Serment;

Tragedie de Sainte Reine.

Qu'au Baptême je fis si solemnellement.

ETIE.

La Prison, je vois bien, ne vous fait pas plus sage;
On vous fera pourtant bien changer de langage.

SCENE IV.

OLIBRE. SAINTE REINE,
OLIBRE.

MA Fille venez-ça, dites-moi sans fiction,
Estes-vous maintenant hors de votre opinion?
Voulez-vous en ce jour, pour comble de ma gloire
Reconnoître nos Dieux au Temple de Victoire?
Puisque par leur pouvoir & haut & souverain,
J'ai dompté la fureur du grand peuple Germain,
Il faut que maintenant par un Vœu magnifique,
Vous veniez honorer l'allegresse publique,
Et pour y bien offrir à leurs augustes Autels,
Les odeurs qu'on ne peut donner qu'aux Immortels;
Sauvez-votre jeunesse, & tâchez de me plaire,
N'attirez point sur vous ma flambante colere,
Vous sçavez que d'un bras je puis vous étouffer,
Sans employer les feux, ni les rouës, ni le fer;
Mais j'aime beaucoup mieux exercer ma clemence
Que le foudre orageux de ma juste vengeance.

SAINTE REINE.

Je vous ay déclaré deax, trois & quatre fois,
Qu'autre Dieu que Jesus jamais n'adorerois;
A tous ces beaux discours mon cœur est inflexible;
Et je suis ferme ainsi qu'un rocher invincible,
Qui plus se sent battu par les flôts écumeux,
Plus fort il leur résiste, & plus se moque d'eux;
Vous avez beau priser vos Escadres guerrieres,
Vanter vos Légions, & vos cohortes fières,

Tragedie de Sainte Reine.

Puisque votre pouvoir n'est qu'ombre, poudre & vent
Qui ne peut résister devant le Dieu vivant,
C'est lui qui tient en main l'orage & la tempête,
Et qui peut à l'instant écraser votre tête;
Ouy, s'il veut, ce bon Dieu, il me peut arracher
De vos cruelles mains, de la mort m'exempter,
S'il veut en ma faveur il enverra ses Anges,
Ces généreux Guerriers, ces luisantes Falanges,
Qui pour me délivrer ne feront peu de fruit;
Puisqu'un seul autrefois en une seule nuit,
Devant Jerusalem, l'honneur des belles Villes,
En fit mourir trois cens soixante & quinze milles;
Qui cruels menaçoient le peuple Hébreu,
Et un seul n'échapa la vengeance de Dieu:
Puis quand à Chanaan Josué faisoit la guerre,
Il fit tomber les murs de Jericho par terre,
Du seul bruit des tambours, trompettes & clairons,
Qui autour par sept jours se promenoient en ronds;
Ne fit-il pas trois jours par sa seule priere,
Arrêter les courriers du Char porte lumiere,
Afin d'exterminer tous ses fiers ennemis,
Qui pour lui résister en devoir s'étoient mis?
Quoi! j'abandonnerois ce Formateur des Poles,
Pour rendre de l'honneur à vos mortes Idoles?
Vous m'avez beau forcer, je ne le ferai pas,
Je souffrirois plutôt mille & mille trépas:
Si JESUS a donné pour moi sa propre Vie;
C'est juste que pour lui la mienne soit ravie.

OLIBRE.

Prenez-la, mes Bourreaux, prenez-la promptement,
Et sur le chevallet l'attacher sûrement;
Que de ces fouets cruels elle soit écorchée,
Et par tous les endroits de son corps fustigée;
Que ses membres sanglans fassent mille ruiffeaux,

Tragedie de Sainte Reine.

LEONICE.

Et que sa chair soit mise en cent mille morceaux,
Vite, dépêchez-vous, vous sçavez le mystere,
Apaisez par vos bras la flambante colere
De nos Dieux irritez, à cause du mépris,
Que cette malheureuse allume en ses esprits.

SCENE V.

EVANDRE, *Bourreau.* NICAN, *Valet du Bourreau.*
SAINTE REINE. CLEMENT.
PHILOMENE. LEONICE.
CHŒUR DU PEUPLE.
EVANDRE.

Nican, attachez-la de ces cordes flexibles;
Attachez-lui les bras qu'ils ne nous soient nuis-
Mettons la toute nue afin de voir sa chair, (bles,
Dépouillés-vous, ma Mie, il ne faut rien cacher.

SAINTE REINE.

O Dieu, juste Dieu, quel éfroy me surmonte!
Faut-il que devant tous je découvre ma honte?
Environnez mon corps de brouillards si grossiers,
Qu'il ne puisse être vu de ces Loups carnaciers,
Frapez leurs yeux lascois de ténébres opales,
Qu'ils n'assouissent pas leurs passions brutales,
En voyant de mon corps la fragile blancheur;
Conservez-moi, mon Dieu, en ma pure candeur;
Mais, hélas! je me plains qu'il faut que je sois vûe
De tant de regardans, aujourd'hui toute nue,
Ne considerant pas, mon Dieu, mon tout, mon cœur
Que vous avez passé par la même rigueur;
Quoi! faut-il qu'à ce coup mon cœur paroisse lâche?
Dépouillez-moi, Bourreaux, sus, vite, qu'on m'attache
A un dur chevallet; vous ferez plutôt saouls
De me battre, que moi de recevoir des coups

Tragedie de Sainte Reine.

NICAN.

Sus, mon Maitre, arrachez vîtement ses habits ;
Elle se mouve moins qu'une simple Brebis.

E V A N D R E.

Pour la bien garroter, il faut qu'elle s'étende ;
Tournez bien cette visse, afin tu la bande :
Attends, nous lui ferons tantôt un peu sentir
Ce que vaut le remord d'un aigre repentir ;
Nican, prends cette escourge, & de ce côté frappe,
Ne crains pas qu'elle fûye ou qu'elle nous échape.

SAINTE REINE.

Mon refuge, mon Dieu, mon Epoux, mon amour,
Cent & cent mille fois, je benirai le jour
Qui j'ai l'heur de souffrir pour vous d'un ardent zèle ;
Je vous offre ce sang virginal qui ruissele,
Pour le gage assaré de la sainte amitié,
Que je vous ai vouïée, ô ma chère moitié !
Faites que ma souffrance, hélas ! ne soit perdue ;
Et qu'éternellement je ne sois confondue ;
Accéptez ce present, & pour l'amour de vous,
Tous les autres tourmens me sembleront bien doux.

CLEMENT.

Reine, ma Fille, hélas ! que vous êtes peü sage,
Voulez-vous faire honte à votrparentage !
Faut-il que vous perdiez par une opinion,
L'honneur que vous devoit votre perfection ?
Olibre désiroit de vous faire sa femme,
Les attraits de vos yeux avoient charmé son amé ;
Les moyens lui étoient, certes indifferens,
Il pouvoit avancer, vous, & tous vos parens ;
Que j'eusse été heureux, de voir votre jeunesse
Elevée au sommet d'une altierre richesse !
Si vous me voulez croire, avant qu'un plus grand mal
Vienné tôt terminer votre malheur fatal,

Tragedie de Sainte Reine.

Tâchez de captiver l'amitié de ce Prince,
Il est le plus puissant de toute la Province.

LEONICE.

Nièce, croyez-donc l'avis de votre Pere,
Il est avantageux, benin & salutaire,
Vous vivrez très-heureuse, & nous serons joyeux,
De vous voir posséder un état glorieux.

SAINTE REINE.

Mais quoi ? que gagnez-vous à me rompre la tête
De discours superflus ? je ne suis pas si bête,
Pour un bien de néant, qui en bref perira,
Perdre celui du Ciel, qui toujours durera ;
De vrai quelque démon vous pouffe ces paroles,
Pour me persuader d'adorer les Idoles,
Satan n'est qu'un badin, je me ris de ses glus ;
Retirez-vous de moi, & ne m'en parlez plus.

CLEMENT.

Adieu, Fille opiniâtre, adieu, fille perfide,
Je vous bien que tu es de toi-même homicide.

PHILOMENE.

Reine, ne croyez-pas ces discours decevans, [vans,
C'est pour vous perdre, enfin, qu'ils les vont pourfui-
Souffrez d'an cœur constant toute sorte peine,
Et votre récompense au Ciel sera certaine.

CHŒUR DU PEUPLE.

Fille, qui surpassez les plus belles Pucelles,
Comme l'Astre du jour les nocturnes chandelles,
Pourquoi permettez-vous que vos rares beautez,
Soient le sanglant butin de tant de cruautéz ?
Vous devriez accepter les riches dons d'Olibre,
C'est un Prince, vaillant, puissant, benin & libre ;
Il est brave & hardi, genereux & très-fort,
Gouverneur des Gaulois, & un très-bon suport
De l'Empire Romain ; ainsi vous devriez prendre

Tragedie de Sainte Reine.

Un si noble party, que pouviez-vous attendre
De lui désobéir, qu'une cruelle mort ?
Et à ce compte-là, vous avez eu grand tort,
Vous ne deviez jamais à ce Prince déplaire,
Pour l'espoir d'un seul bien qui n'est qu'imaginaire,
De plus riches que vous tiendroient à grand honneur
D'accepter pour mari un si brave Seigneur,
Vous pouvez bien encore échaper la mort blême,
Prenez-le pour epoux, vous sçavez qu'il aime.

SAINTE REINE

Pensez-vous, pauvres gens, que vos pipeux discours,
Me fassent délaisser le Dieu de mes amours ?
Je perdrais un Amant, si beau, si saint, si sage,
Pour embrasser un rien, un ombre, un vain nuage !
Quoi ? pour sauver ce corps plein de corruption,
D'ordure, de puanteur, & putrefaction,
Et crédule, complaire à un brutal infâme,
Pour une éternité je perdrais ma pauvre âme !
O mauvais Conseillers ! êtes-vous insensés ?
Rien qu'aux charnalitez, certes, vous ne pensez ;
Ne m'importunez plus de tant de flatteries ;
Mais hélas ! songez bien que vos idolâtries,
Vous montrent tous le jours le chemin des enfers,
Et que vous meritez les flammes & les fers,
Si vous ne demandez pardon de votre offense,
A mon Sauveur qui est tout rempli de clemence ;
Pensez-vous que pour voir ruisseler tout mon sang,
Que pour être brûlée, & par dos & par flanc
Dans le bûcher ardent de ce cruel carnage,
Mon cœur tremble, vacille, & manque de courage ?
Celui que mon âme aime au fort de mes douleurs,
Comble mes sens de joye, de plaisirs, de douceurs ;
Servez à ce bon Dieu, & lui soyez fideles,
Pour jouir à jamais des clartez éternelles !

Et

Tragedie de Sainte Reine.

E: n'offrez sacrifice à ces infâmes Dieux,
Qui furent autrefois des hommes vicieux.

SCENE VI

**OLIBRE. EVANDRE. SAINTE REINE,
OLIBRE.**

L Es fouets ne peuvent-ils adoucir son courage ?
Ne change-t-elle pas maintenant de langage ?
Evandre, prenez-moi ces deux peignes de fer,
Puis qu'à force de bras on lui rompe sa chair ;
On ne sçauroit assez punir son insolence,
Il faut tâcher pourtant d'ébranler sa constance.

EVANDRE.

Monseigneur, c'est bien dit, & ce nouveau tourment,
Est beaucoup plus sensible, & bien plus vehement ;
Si le corps te démange, écoute ma Pucelle,
Voilà pour te grater à la mode nouvelle.

SAINTE REINE.

Secours, mon doux Jesus, ô Bourreaux inhumains,
Gratez & déchirez de vos bourelles mains,
Ma chair en cent lambeaux & en cent mille pieces,
Inventez des tourmens de toutes les especes,
Jamais mon cher Epoux ne m'abandonnera,
Et de les supporter pouvoit me donnera.

OLIBRE.

Reine, mon petit cœur, change un peu de courage,
Encensé à nos Dieux en leur rendant hommage ;
Ne perds pas à crédit cette aimable beauté,
Et n'exerce sur toi si toi grande cruauté.

SAINTE REINE.

O barbare Tyran ! nourri d'une Tygresse,
Qui me vois maintenant en si grande détresse,
Viens étancher ta soif de mon sang virginal ;

D

Tragedie de Sainte Reine.

N'estime pourtant pas que je t'en veuille mal ;
Tu as pitié de moi , que tu couvre ta face
De ton manteau de pourpre ; accorde-moi la grace,
Du moins cette faveur : ouvre , ouvre constamment
Les yeux de ton esprit , regarde fixement , (dore ,
Quels sont tous ces faux Dieux que tu veux que j'a-
Quelles sont leurs vertus ? L'un tes enfans dévore ,
L'autre est un vrai paillard , celui-la un trompeur ,
Celui-cy sanguinaire , & l'autre adulateur ;
Voilà quels sont tes Dieux ; mais mon Dieu qui réside
Au haut du Firmament , qui en l'onde préside ,
En terre & aux enfers , est plus à préférer ;
C'est ce Dieu Trine & un que tu dois adorer :
Tu es donc insensé d'adorer des Idoles ,
Qui ont des mains , des yeux , & n'ont sens ni paroles ,
Je me sens plus heureuse au milieu des tourmens ,
Que tu n'es dans ta pourpre & dans tes ornemens ;
Vous tous , ô abusez qui versez milles larmes ,
Pour me voir endurer ces horribles vacarmes ,
Plutôt , plutôt , Messieurs , ayez pitié de vous ,
Voyez en quel état , hélas ! vous êtes tous ;
Pleurez , pleurez , plutôt vos pechez & vos crimes ,
Qui vous entraîneront és infernaux abîmes ,
Si vous n'abandonnez ces exécrales Dieux ,
Pour suivre le Seigneur de la Terre & des Cieux .

OLIBRE parlant aux Bourreaux.

Mes amis , ce n'est pas par votre négligence ,
Qu'elle ne veut quitter sa mauvaise créance ;
Je ne sçai plus que faire , elle saigne par tout ,
Son corps est écorché de l'un à l'autre bout :
Il la faut détacher , & qu'elle soit remise
Ainsi ensanglantée au lieu où on l'a prise ,
Pour qu'elle ait le loisir de penser aux douleurs ,
Qui doivent achever la fin de ses malheurs .

Tragedie de Sainte Reine.



ACTE IV.

SCENE I.

*SAINTE REINE. L'ANGE en sortté
de Colombe , paroissant sur une Croix qui sembloit
toucher de la Terre au Ciel.*

SAINTE REINE.

Agneau très-innocent , qui la nuit ténébreuse ,
Premier qu'être attaché à la Croix douloureux-
Fûtes si maltraité des Soldats insolens , (se ;
Et reçûtes des coups si cruels & sanglans ,
Fouëts , soufflets , crachats , des injurés notables ,
Qu'à la fois vomissoient ces bouches exécrales ,
Vous blâmant à grand tort du faux nom d'imposteur ;
De séducteur , d'infâme , & de perturbateur ,
Mené & ramené à Anne & à Caïphe ,
A Pilate , à Hérode , au souverain Pontife ,
Qui étant dans les mains des horribles Bourreaux ;
Lié & garroté de longs & gros cordeaux ;
Charitable Pasteur , je vous rends mille graces ,
De ce que par vos soins je marche sur vos traces ,
Vous faites que mon cœur brûle de votre amour ,
Témoigne sa constance & sa force à son tour ,
Souffrant de grands tourmens très-cruels & terribles ;
Doüant mon foible esprit de forces invincibles ,
Que ces douces faveurs durent jus qu'à la fin ;

Tragedie de Sainte Reine.

Puisqu'il faut que je sois de la mort le butin ,
Je vous requiers, mon Dieu , le soupir à la bouche ,
Et les sanglots au cœur , que votre mort me touche ,
Et que les saints attrait d'un si cher souvenir ,
Puissent dans le devoir toujours me contenir ;
Quelle est cette splendeur ? une étoile si claire ,
Peut-elle en ces cachots avoir tant de lumiere ?
Qui pourroit allumer un si luisant flambeau ?
Un croissant de dix jours ne seroit pas si beau ;
Mais d'où vient cette Croix qui transperce la nuë ,
Dont l'immense hauteur m'éblouissant la vûë ,
Semble d'un bout toucher le doré Firmament ?
Ce spectacle me met dedans l'étonnement ;
D'ailleurs , je vois encore une Colombe assise
Dessus la sommité.

L'ANGE , *en forme de Colombe.*

Sainte Vierge d'Aylze ,

Conformée en vertu & en perfection ,
Qui généreusement suivez d'affection ,
Votre très cher Epoux ; sus , ayez bon courage ;
Faites de mieux en mieux , & ne craignez la rage ,
De vos fiers ennemis , combattez jusqu'au bout ,
Vous obtiendrez bien tôt la victoire par tout ;
Votre chasteté jointe à votre patience ,
Et votre esprit rempli d'admirable constance .
Orneront votre chef de Lauriers toujours verts ,
Pour loyer des travaux que vous avez soufferts ;
Ces Lys de pureté . ces odorantes Roses ,
De votre noble sang fécondement écloses ,
Vous feront à longs traits dedans l'éternité ,
Enyvrer des torrens de sainte volupté ;
Réjouissez-vous donc , votre Epoux magnifique ,
Vous invite par moi à sa Nôce mystique ,
Venez , Reine , venez à ce sacré festin ,

Tragedie de Sainte Reine.

Vous trouverez bien-tôt de vos travaux la fin ,
Et sçachez de ma part , vertueuse Pucelle ,
Que demain vous aurez la couronne éternelle.

SAINTE REINE.

Ambassadeur sacré de mon céleste Epoux ,
Que vos discours sont beaux , charmans , divins &
Nos affables regards renouvellent mes forces , (doux !
Mes sens sont enchantez par vos saintes amorces ;
Tyrans, Bourreaux, Démons , non , je ne vous crains
Je me moque de vos tourmens si superflus ; (plus ,
Quand même ils seroient mille fois plus étranges ,
Que ceux de Phalaris , inventez par les anges
Du cruel Zabulon , ne m'étonneroient pas ,
Puisque mon doux Sauveur m'envoie du soulas ,
Il ne permettra pas qu'an Gouffre je succombe ,
Il me relevera , s'il connoît que je tombe ;
Que n'ai-je maintenant des aïles comme vous ,
Pour m'aller reposer és bras de mon Epoux ,
Je franchirois les airs , & ma course sacrée
Iroit comme le vent vers la Voûte étherée ,
J'attendrai quelque peu, noble Bourgeois des Cieux ,
Et en volant là-haut je vous suivrai des yeux.

SCENE II.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ETIE.

OLIBRE.

Maintenant que Phœbus la campagne redore ;
Fulce court en prison , & me remene encore ,
Reine qui ne fait cas de moi , ni de nos Dieux ;
Il lui faut préparer des tourmens furieux ,
Je songe en mon esprit un genre de suplice ,
Qui sera bien sortable à punir sa malice ,

Tragedie de Sainte Reine.

FULCE.

Erie , obéissons.

OLIBRE.

Toi , Lucie , il te faut

Les Bourreaux avertir , qu'ils ne fassent défaut ;
Car si elle est encore contraire à mon envie ,
Je veux que ce jour soit le dernier de sa vie.

SCENE III.

FULCE. ENCLASTRE. SAINTE REINE.

FULCE.

Allons , Enclastre , tôt , vite la Prisonniere ,
Quelle songe à ce coup à son heure dernière ,
Dépêchons , prends ces clefs , afin de nous ouvrir.

ENCLASTRE.

Est-il vrai qu'on la veut ce jour faire mourir ?

FULCE.

Oui , d'une étrange mort , terrible , & très-cruelle.

ENCLASTRE.

C'est dommage de perdre une Fille si belle.

FULCE.

Elle se perd soi-même , il vouloit l'épouser.

ENCLASTRE.

Elle a tort de vouloir ce parti refuser.

FULCE.

Montons-la promptement ; venez-ça , pauvre fille ,

Si vous passez ce jour vous en passerez mille ;

O Dieux , quelle reloit ! que son visage est beau !

Il est plus éclatant qu'un rayonnant flambeau :

Ses yeux sont des Soleils ; ô quelle est admirable !

Que son parler est doux & sa taille agréable !

ENCLASTRE.

Il y a quelque fort , & crois certainement ,

Tragedie de Sainte Reine.

Quelle veut déployer ce quelle a de charmant ,
Pour échaper sa vie.

SAINTE REINE.

O fols abominables !

Si vous voyez en moi des choses abominables ,
C'est un Ange du Ciel qui au point de minuit ,
Par les divins rayons ce miracle a produit ;
Je ne crains nullement votre cruel Olibre ,
Je lui veux reprocher d'un accent assez libre ,
Qu'il manque de tourmens pour me persécuter ;
Car j'en puis plus souffrir qu'il n'en peut inventer.

SCENE IV.

LUCIE. OLIBRE. SAINTE REINE.

EVANDRE. NICAN.

LUCIE.

VOici les Bourreaux prêts , où est la criminelle ?
Je vois Fulce de loin qui s'en vient avec elle.

OLIBRE.

Pauvre Fille , viens-ça , dis-moi , aimes-tu mieux ,
Ou tout presentement faire honneur à Dieux ,
Ou bien que tes côtes par douleurs violentes ,
Sentent bien-tôt l'êfet de ces lampes ardentes ?

SAINTE REINE.

Tyran , ne penses pas que l'horreur de ces feux ,
Fasse changer mon cœur , quoiqu'ils soient fort af-
L'amour de mon Jesus , qui embrase mon ame , (freux ;
Me fera surmonter cette éfroyable flamme ;
Tu peux bien tourmenter ce frêle & foible corps ,
Mais jamais mon esprit ne craindra tes éforts ;
Qu'ils passent à milliers les noirs flots de Cocite ,
Je vous mets tous au pis : enrage & te dépîte.

OLIBRE.

Mes Bourreaux , tempêtez & fracassez de coups

Tragedie de Sainte Reine.

Cette obstinée ici qui me met en courroux ;
Dépouillez ses habits , déchirez sa chemise ,
Et au dur chevalet , que nue elle soit mise ,
Gardez-la bien serré , & de ces feux ardens ,
Brûlez-lui les côtez , enforte qu'au dedans ,
Elle sente l'effort de cette peine dure ,
Et ce que peut valoir une extrême torture.

E V A N D R E.

Nican , approche-toi , la voilà dépouillée ;
Attaches cette corde encore toute souillée
De son sang purpurin , à ses pieds fermement ,
Et nous verrons un peu si ce nouveau tourment ,
Peut en quelque façon ébranler sa constance.

N I C A N.

Elle aura le cœur bon , ainsi comme je pense ,
Si ces feux ne la font bien-tôt changer d'avis.

E V A N D R E.

Les êfets serviront plus que tous les devis ;
Car ça , voyons un peu , fillette opiniâtre ,
Si tu seras toujours dans ton humeur folâtre ,

S A I N T E R E I N E

Eternel qui jadis trois enfans innocens
Préservâtes des feux cruels & rougissans ,
De l'ardente Fournaise , & trois jours dans ces flâmes
Scâtes bien conserver & leurs corps & leurs âmes ,
Sans cesse beniffans votre Nom glorieux ,
Convoquant les vertus de la terre & des Cieux ,
A benir vos bontez , se promenant à l'aise ,
Dedans les rouges flots de l'ardente fournaise ,
Et les sortant dehors sans nulle lésion ,
Donnant à leurs haineux telle punition ,
Que pouvoit mériter un si grand maléice ,
Les faisant tous passer par le même supplice ;
Piteoyable Jesus , mon aimable Sauveur ,

Tragedie de Sainte Reine.

Je ne demande pas une telle faveur ,
Mais bien que de ces feux l'extrême vehemence ,
Eloigne les brasiers de ma concepissance ;
J'ai passé par le feu , Seigneur doux & clément ,
Et vous m'avez conduite au rafraichissement :
Tyran , que gagnes-tu ? ni ces feux , ni ces flammes ,
Ne me feront servir tes idoles infâmes :
Après tout pour avoir les deux côtez grillés ,
Les yeux de mon esprit en font mieux défilés

O L I B R E.

Emplissez une tonne d'une source d'eau vive ,
Pour lui faire sentir la froideur excessive.

S A I N T E R E I N E.

Envove , ô fier Tyran , querir toute la glace
De l'Ebre & du Stimon , que dedans on m'entasse ,
Si mon Jesus le veut , à lui je me conjoint ,
Pour lui je veux souffrir jusques au dernier point.

SCENE V.

O L I B R E. C H Œ U R D U P E U P L E.
O L I B R E.

Q U I auroit jamais crû qu'une simple Pucelle ,
Eusse pû supporter cette douleur cruelle !
Pour moi je ne crois pas qu'elle ait du sentiment ,
Je me douterois bien de quelque enchantement :
Elle est comme le fer qu'à grands coups on martelle ,
Ou comme l'or d'Ophir qu'on met dans la coupelle ,
L'un s'endurcit plus fort , l'autre y devient plus beau ,
Mes yeux , me trompez-vous en ce cas si nouveau ?
J'ai conduit , généreux , de toutes les manieres
Mes hautes légions , mes escadres guerrieres ,
Dès le lit de l'aurore où leve le Soleil ,
Jusques dedans les lieux où il fait son sommeil ,

Tragedie de Sainte Reine.

Où tous ceux qui vouloient me faire résistance ;
Je les ai dissipé , & mis en décadence ;
Mais cette opiniâtre au milieu des tourmens ,
Résiste aux foudres , aux fers & aux feux véhémens :
J'ajoute ici de plus ce genre de supplice ,
Je verrai si cette eau laverai sa malice ;
Sinon , je lui fera la trame découper ,
Et à rouges bouillons tout son sang épancher ,
Pour l'offrir à nos Dieux , & pour les satisfaire
De l'orgueilleux mépris de cette téméraire.

CHŒUR DU PEUPLE.

Que fera ce cruel ? sa peine est inutile ,
De vouloir inventer
Tant & tant de tourmens pour cette pauvre Fille ,
De maux accravantier ;
Ce beau sang virginal , qui découle par terre ,
Nous attire des pleurs ,
Et le fer violent , qui la presse & serre ,
Souffrant tant de douleurs ;
Qu'à servi tout cela ? sinon doubler sa force
Pour vaincre ses efforts ,
C'est en vain , c'est en vain , que le cruel s'efforce
De tourmenter son corps ;
A tant de cruauté sa belle Ame résiste
Comme le Diamant ,
Car plus il la tourmente , & plus elle persiste
A souffrir doublement ;
D'endurer pour son Dieu , sont les plus grands délices ;
Elle trouve les coups
Rigoureux & les traits des plus cruels supplices ,
Très-suaves & très-doux ;
Triomphez constamment , généreuse Guerrière ,
Des tourmens furieux ;
Si-tôt que vous aurezourné votre carrière ,
Vous vivrez dans les Cieux.

Tragedie de Sainte Reine.



ACTE V.

SCENE I.

EVANDRE. SAINTE REINE.
EVANDRE.

Les-lui les deux pieds & les mains de ces cordes.
SAINTE REINE.
Seigneur , souvenez-vous de vos miséricordes.
EVANDRE.

La Cuvé est pleine d'eau , ça-plongeons-la dedans ,
Elle lui fera pis que les brasiers ardens ;
Nican' empaigne la , pouffons-la tout-à-l'heure ,
Dans ce frais Lavatoire , il faudra qu'elle y meure.

SAINTE REINE dans l'eau.

O divin Créateur de la Terre & des Cieux ,
Sur votre humble Servante , hélas ! jetez les yeux ;
Puisque ce fort lien si rigoureux m'enlasse ,
Que je ne puis lever mes mains vers votre face ;
Droit és monts écartez j'éleve mes regards ,
Je suis de mes chaîneux ceinte de toutes parts ;
Pour rompre ces cordeaux force me soit donnée ,
De tous sinon de vous je suis abandonnée ;
Qu'un miracle soit fait pour délivrer d'erreurs ,
Ces pauvres , abusez , qui se baignent de pleurs ,
De la pitié qu'ils ont d'admirer ma souffrance ,
Vous le voulez , mon Dieu , ô infinie puissance ;
Les cordeaux sont rompus , je suis en liberté ,
L'eau change sa froideur en chaude humidité ,
Tout ainsi qu'au Printems l'agréable rosée ,

Tragedie de Sainte Reine.

D'une percluse humeur rend la terre arrosée ;
Quand l'aurore commence à découvrir le jour ,
Et qu'elle fait entrer toutes choses en amour ,
O Pere, ô Roi des Rois ! mon cœur; ma douce flamme
Le torrent a passé par dessus ma pauvre ame :
Vous m'avez beau plonger, execrables Bourreaux ,
Vous perdez votre tems ; regardez vos cordeaux
Entièrement brisez : craignez-vous point, canailles ,
Que la terre qui tremble en ses creuses entrailles ,
Ne vous abîme tous , comme elle fit jadis
Choré & ses sapôts ; qui vouloient trop hardis
Avoir la dignité de Princes de l'Eglise ,
Que le Dieu Tout puissant du haut Ciel autorise ?
Jesens dessus mon chef je ne sçai quoi qui luit ,
C'est l'Ange colombin que j'ai vu cette nuit ;
Il porte dans son bec une riche Couronne ,
Et comme un clair Soleil à mes yeux il rayonne.

SCENE II.

L'ANGE. SAINTE REINE. CHŒUR
DU PEUPLE.

L'ANGE en forme de Colombe, presente une Couronne
à Sainte Reine.

O Reine par éfet, beaucoup plus que de nom ,
Voici le beau présent, l'ineestimable don ,
Le précieux Chapeau de triomphe & de gloire ;
Dont votre cher époux, après votre victoire
Ornera votre Chef; voicy le juste prix ,
Que vous possederez en son sacré pourpris ;
Venez, Vierge, venez, dedans ce beau Parterre ,
Exempt de tous frimats, de foudre & de tonnerre ,
C'est celui qui jouit d'un éternel Printems ,
Où la fière Astropos n'a l'empire du tems ,

Tragedie de Sainte Reine.

N'ont point d'autorité qui soit considerée ;
Les extrêmes rigueurs du froidureux Borée ,
Les chagrins, les soucis n'ont pouvoir dans ces lieux ;
C'est où on essayera les larmes de vos yeux :
Vous avez enduré de très cruelles peines ,
Vous épuisez pour Dieu tout le sang de vos veines ;
Mais ce divin Amant vous recompensera ,
D'un loyer infini qui toujours durera.

SAINTE REINE.

O amour ! ô bonté ! ô douceur inefable !
Que vous avez de soin pour une miserable !
Las ! si vous me donnez un peu d'affliction ,
J'ai mille fois autant de consolation ;
Ce sera donc bien-tôt, Ambassadeur fidelle ,
Que mon esprit quittant la dépouille mortelle ,
De ce débile corps, pointera dans les Cieux ,
Pour vous y contempler, cher Epoux glorieux ;
Bel esprit, qu'il me tarde, & que l'heure me presse ,
Que j'aurai de plaisir, ah ! que j'aurai de liesse ;
De voir à découvert mon adorable Epoux ,
Devant qui tous les Saints fléchissent les genoux ;
Qui est leur doux objet, & qui les rassasie ,
De ses divins nectars & de son ambrosie.

CHŒUR DU PEUPLE.

Quel spectacle est-ce ici ! que le Dieu des Chrétiens
Est un Dieu admirable, & qu'il aime les siens !
Ces Bourreaux étonnez ne sçavent plus que faire ,
Quittons l'Idolâtrie ; & craignons la colere ,
De ce Dieu Tout-puissant, pitoyable & benin ,
Qui pour nous a goûté de la mort le venin :
Faisons-nous baptiser, & vivons en sa crainte ,
Gardons la sainte Loi dans nos ames empreintes :
Considerons la Vierge au sortir de cette eau ,
Son corps est lumineux comme un luisant flambeau ;

Tragedie de Sainte Reine.

De l'Ange les discours sont de parfaits Oracles ;
Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Miracles ,
L'ombrage doit céder à la réalité ,
Le menfonge apparent à l'ame vérité.

SCENE III.

**OLIBRE. SAINTE REINE.
CHŒUR DU PEUPLE.
OLIBRE.**

O Manoirs ! ô fureurs ! ô défefpoir ! ô rage !
Ne vengerai-je par ce défaftreux outrage ?
Elle ébranle ce peuple par ces fubtils liens ,
Je crains qu'il n'en arrive autant à tous les miens ;
Si je ne fais mourir cette fine Medée ,
Elle les perdra tous par une fauffe idée ;
Qu'on la jette foudain hors de cette Cité ,
Qu'au penchant de ce mont , comme elle a mérité ,
Le chef lui foit tranché , c'eft un trop doux fuplice ,
Qui ne fe trouve pas conforme à fa malice ;
Mais , quoi ? que voulez-vous ? faut s'en débaraffer ,
Puis qu'elle pervertit & tâche d'attraper
Dans fes gluons pipeux tout le fimple vulgaire ,
A quel prix que ce foit il nous en faut défaire.

SAINTE REINE.

D'une fi douce mort , Monsieur, je vous rends grace ,
Je verrai aujourd'hui mon Sauveur face à face ,
O jour très-défirable ! ô jour , bienheureux jour !
Qui me fera goûter les fruits de mon amour ;
Jour qui me conduira à l'objet inéfable ,
Qui m'offre , liberal , fa gloire perdurable :
Sus , tôt , mon ame , allons , courons d'un pas léger ,
Cherchons mon bien aimé , ne craignons le danger ,

Tragedie de Sainte Reine.

Le cœur qui fans cefler bat dedans ma poitrine ;
N'aura point de repos Bonté toute divine ,
Qu'il ne foit tout à vous, dépêchez-vous, Bourreaux,
Faites ce qu'on vous dit : Que vos Palais font beaux !
Qu'ils font doux & charmans ! ô qu'ils font défirables !
Quand verrai-je mon Dieu en ce lieu adorable ?
Sera-ce pas bien-tôt ? Bourreaux , êtes vous prêts ?
Monsieur entend qu'en bref on fuive fes arrêts ;
Chere Patrie au moins , Peuple , je vous conjure
De mettre , s'il vous plaît , ordre à ma fépulture ,
Suivez , mes chers amis , la Loy de Jesus-Christ ,
Qu'elle foit à jamais gravée dans votre efprit ,
Croyez-moi de bon cœur , ô ma chere Patrie ,
Delaissez les faux Dieux , quittez l'Idolâtrie :
Servez , servez celui qui regne dans les Cieux ,
Qui doit juger les bons & les malicieux ,
Faisant vivre les uns en l'éternelle gloire ,
Et les autres brûler en la fpelonge noire.

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous fommes bien icy huit cens tous réfolus ,
D'être prefentement du nombre des Elus
De votre bien aimé , & quand à l'heure même ;
Il nous faudroit fouffrir une mort plus qu'extrême ,
Nous confeffons tout haut qu'il eft l'unique Dieu ,
Seul digne d'être aimé & fervi en tout lieu ;
Nous ne craignons les fers , les tourmeus ni les flâmes ;
S'il nous faut comme vous pour lui donner nos ames ,
S'il eft befoin , nos cols noustendrons de bon cœur ,
Sous les coups foudroyans du glaive meurtriffeur ,
Tout autant que nos corps auront de fang à rendre ;
Pour ce Dieu tout-puiffant nous le voulons répandre.

SAINTE REINE.

Messieurs , que j'ai de joye & de contentement ,
De vous voir préparé à fuivre mon Amant !

Tragedie de Sainte Reine.

Je mourrai désormais mille fois plus contente ;
Voici qu'à cet effet le Bourreau se presente.

SCENE IV.

SAINTE REINE EVANDRE.
SAINTE REINE.

P Arle à moi , cher Evandre : est-ce ici où je dois
Abandonner ce corps ?

EVANDRE.

Pucelle , tu le vois ,

C'est dessus ce que ta tête méchante ,
Doit être mise à bas par lame tranchante.

SAINTE REINE.

De grace , accorde-moi qu'à ce dernier effort ,
J'implore mon Jesus , mon aide & mon confort.

EVANDRE.

Prie tant que tu voudras , mais vaine est ta demande ;
Car il faut accomplir ce que le Roi commande.

SAINTE REINE.

O Dieu ! divin Soleil , qui étant sur la Croix ,
Devant que d'éclipser d'une mourante voix ,
Fîtes à votre Pere une ardente priere ,
Ne détournez , hélas ! votre face en arriere
De mon humble Oraison , pardonnez , mon Sauveur ,
Premier à ce Bourreau , qui me fait la faveur ,
Par son glaive affilé , de m'ôter de ce monde ,
Pour m'en voler au Ciel , où tout bonheur abonde ,
Et quoi qu'il ait de coups brisé mon pauvre corps ;
L'affligeant de suplices & dedans & dehors ;
En lui faisant souffrir tant de douleurs ameres ,
Pardonnez au Tyran , qui dedans ses coleres ,
M'a causé tous ces maux ; enfin , pardon à tous ,
Ne les châtiez pas selon votre courroux ,

Tirez

Tragedie de Sainte Reine.

Tirez les des erreurs & de l'Idolâtrie ;
Je vous supplie aussi pour ma chere Patrie ,
Faites que votre Foy fleurisse dans l'Auxois ;
Que tout ce Peuple icy s'échiffle sous vos Loix ,
Enfin que du couchant jusqu'au lit de l'Aurore ;
Chacun d'un même cœur vous aime & vous adore ;
Je vous supplie aussi , ô mon doux Jesus-Christ ,
Qu'entre vos bras ayés mon languoureux esprit ,
Il faut que je te baise , ô flamboyante Lame ,
Forgée toute exprès pour bienheurer mon ame ;
Adieu chers Assistans , adieu , Bourreaux , adieu ;
Je m'en vais dans le Ciel , & vous laisse en ce lieu :

EVANDRE.

Madame , permettez que les yeux je vous bande.

SAINTE REINE.

Fais , afin que bien tôt à mon Dieu je me rende ;
Pour ta commodité je me mets à genoux ,
Je trouve pour J E S U S ce martyre bien doux.

SCENE V.

LES ANGES qui emportent visiblement son Amé au
Ciel.

CHŒUR DU PEUPLE.

LES ANGES.

A Pprochez-vous , belle Amé , & venez dans les
Pour jouir à souhait des biens délicieux , (Cieux)
Que votre cher Epoux vous prépare lui-même ,
Il veut vous couronner d'un riche Diadème ,
Qui est tout entouré de Lauriers toujours verds ;
Et d'une Palme aussi qui ne crains les hyvers ;
Dans le Sang de l'Agneau votre Etoile est lavée ;
Aussi c'est pour le Ciel qu'il vous a réservée ;
C'est là qu'il essuyera les larmes de vos yeux ;

E

Tragedie de Sainte Reine.

C'est-là qu'il vous fera mille dons précieux ;
C'est-là où ce bon Dieu les Ames rassasie
De ses Divins nectars & de son ambroisie ;
C'est-là où votre esprit nageant dans les plaisirs ,
Ravi enfantera mille amoureux desirs ;
C'est-là où vous aurez une éminente place ,
Pour chanter avec nous son los devant sa face ,
D'une sainte Chanson , qui point ne cessera ,
Louant celui qui est , qui fut , & qui sera.

CHŒUR DU PEUPLE.

O que cette Musique à charmé nos oreilles !
Que nos sens sont remplis d'agréables merveilles !
Que ces Anges sont beaux , brillans & radieux !
Et qu'il les fait beau voir porter dedans les Cieux
L'esprit de cette Vierge ! ô Sauveur admirable !
Qu'à l'endroit de vos Saints vous êtes favorable !
Qu'il vous fait bon servir ! & que l'homme est heureux
Qui tâche à vous complaire ! ô cas miraculeux !
Ce beau Chef palpitant & sautant par la plaine ,
Verse un ruisseau de sang , qui se change en Fontaine !
O quel étonnement ! ô prodige nouveau !
Les pauvres Affligés qui boivent de cette Eau ,
Sont à l'instant guéris ; ô merveille seconde !
Ceux qui se vont baigner au cristal de cette Onde ,
Recouvrent la santé ; les aveugles & boiteux ,
Hydropiques , sourdeaux , graveleux & gouteux ,
Membres demi-pourris , corrompus , miserables ,
Et mille autres langueurs par ces Eaux sont curables ;
Ayons donc le souci d'inhumér ce beau Corps ,
Qu'il ne soit pas traité comme le autres morts ;
Il le faut embaumer d'herbes aromatiques ,
Conservant cherement ces précieuses Reliques ;
Dieu ne veut que les Corps de ses Saints glorieux ,
Dans la corruption demeurent odieux ;

Tragedie de Sainte Reine.

Il veut qu'on les respecte , il veut qu'on les revere ;
Et qu'en ce monde icy leurs membres on veneré :
Vierge , qui maintenant auprès de votre Epoux
Avez tant de pouvoir , ayez pitié de nous ;
Faites qu'avec Vous , & les Esprits fidelles ,
Nous soyons jouissans des clartez éternelles.

Fin de la presente Tragedie





A l'Empereur sur menés,
Et à l'instant condamnée.

SONNET
SUR LA MIRACULEUSE
SAINTE REINE;
VIERGE ET MARTYRE.

Venez de toutes parts, Peuples dévotieux,
Monarques qui avez puissance souveraine,
Dans Alyse pour voir le Corps de Sainte Reine :
Des Saintes & des Saints le plus miraculeux.

Le sourd & le muet, l'aveugle & le boiteux,
Aussi-tôt qu'ils ont bûs des Eaux de sa Fontaine,
Recouvrent la fanté, & guérissent sans peine;
Les Démonz sont chassez, & ners sont les lépreux.

Depuis près de mille ans sur la Terre & sur l'Onde,
Des lieux plus reculés qui soient dedans le Monde,
Les Princes & les Rois s'estiment trop heureux
A la Sainte d'offrir leur Sceptre & leur Couronne,
De baiser ses Liens, de lui faire des Vœux,
Mille & mille presens leur royale main donne.



On la met avec sa chaîne,
 Dans une Cuve d'eau pleine.



ORAISON A SAINTE REINE.

VIERGE Sainte, & invincible Martyre, qui avez été un Lys de pureté & d'innocence dans les sombres vallées du Paganisme, une Rose vermeille parmi les piquantes épines d'un rigoureux martyre, & une Grenade couronnée dans toutes les actions de votre vie. Je vous regarde maintenant dans les dernières Agonies de votre mort; comme cette Immortelle qui ne flétrit jamais, & qui est le vrai symbole de votre perseverance jusqu'à la mort dans le service & l'amour de votre divin Epoux. Et comme vous n'avez point eu à votre mort de désir plus pressant que de lui acquérir des cœurs qui le servissent fidelement, presentez-lui le mien, s'il vous plaît; puisque je le vouë dès-à-present à son service; mais soyez ma caution auprès de lui; & usant du pouvoir que vos mérites vous ont acquis, obtenez-moi cette perseverance finale, qui vous a rendue Sainte, & qui me rendra Bienheureux. Ainsi soit-il.

SALUTATION A Ste. REINE.

JE vous salue REINE, prévenue de la Grâce du Saint Esprit dès vos plus tendres années, soyez benîte entre les Filles qui ont consacré à Dieu leur Virginité, & beni soit pour jamais votre cher Epoux JESUS.

Sainte Reine Patrone des Affligés, priez pour nous, maintenant & à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

FIN.

PERMISSION DU ROY.

L O U I s , par la Grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Confeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens , maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenants Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , Salut : Nôtre bien amé Pierre Garnier Imprimeur & Libraire à Troyes , nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de plusieurs livres intitulés : *La Grande Danse macabre , Gallien restauré , melusine , le Calendrier des Bergers , La Grande Bible de Noels , le Maréchal Expert , le Secretaire François , la Ville de Paris , l'Orthographe Françoisse , les trois Maries , Marry de Ste. Reine , Saint Alexis , la vie de Ste. Anne , Histoire de la vie & du Purgatoire de St. Patrice , &c.* Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes , d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres , en tels volumes , formé , marge , caractères , conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , & de les vendre , faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume , pendant le tems de trois années consécutives , à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de nôtre obéissance à la charge que ces Presentes seront enregistrées , &c.
Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le 6. jour du mois de May , l'An de Grace 1728.

Et de notre Règne le treizième.

Par le Roy en son Conseil. NOBLET.

Registré sur le Régistre VII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o 124 fol. III. conformément aux anciens Réglemens , confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 21 May 1728.

COIGNARD, Syndic.



